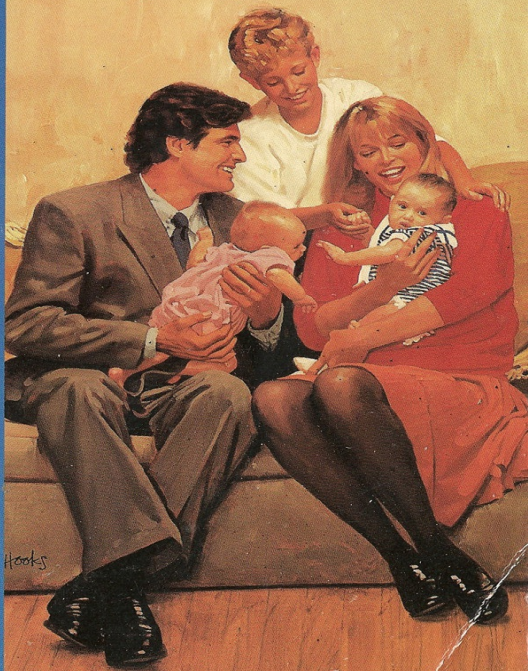


HARLEQUIN

EMMA DARCY

L'héritier de Springfield Manor

Collection Azur



L'héritier de Springfield Manor

D'Emma Darcy

Chapitre 1

George Fotheringham entra dans le salon d'un pas décidé. Ce qu'il s'apprêtait à accomplir était loin d'être aisé, mais n'était-il pas du devoir d'un bon majordome de guider son maître dans les moments d'errance?

Certes, M. Harry n'était pas vraiment irresponsable. Il avait même un bon fond. Si Mlle Pénélope, sa fiancée, n'avait pas succombé à sa terrible maladie, tout aurait été bien différent... Mais les choses étant ce qu'elles étaient, George ne pouvait ignorer plus longtemps l'attitude désinvolte que M. Harry adoptait vis-à-vis de l'existence. Attitude dont témoignaient, hélas, les tristes incidents de la semaine précédente... Or, cela faisait maintenant trois ans que Mlle Pénélope était décédée. George estimait donc que l'heure était venue pour son maître de cesser ses frivolités et de reprendre sa vie en main.

— Dois-je vous rappeler, monsieur, que cette avalanche aurait pu vous tuer? commença-t-il avec une certaine emphase. Skier dans des conditions aussi dangereuses... Ma foi, monsieur, c'était fort insouciant de votre part. Peut-être cela ne vous inquiète-t-il pas outre mesure, mais je vous rappelle que vous n'avez pas encore d'héritier. Il serait bon d'y penser.

Harold Alistair Clifton faillit soupirer. Il se souvint à temps de ses deux côtes fêlées et se contenta de jeter à son majordome un regard las.

— Désolé, George. Je ne me sens vraiment pas le courage de me marier, ces temps-ci.

« En fait, je ne me sens le courage de rien », ajouta-t-il in petto en

fixant les bûches qui crépitaient dans la cheminée.

Immobilisé par une jambe cassée — pour ne pas mentionner ses côtes abîmées et maintes contusions diverses —, il s'ennuyait à mourir. Et avec l'ennui s'installait la dépression.

Il n'aurait pas dû venir passer sa convalescence à Springfield Manor. La demeure ancestrale lui rappelait de trop douloureux souvenirs. C'était là en effet que Pénélope et lui avaient passé leurs derniers mois ensemble... Chaque minute avait semblé si précieuse, alors !

Aujourd'hui, la seule perspective des années qui lui restaient à vivre l'accablait.

— Je ne me permettrais pas de vous dicter votre conduite, monsieur. Je me contente de vous suggérer de réfléchir aux conséquences possibles de vos actes, insista George.

Tant pis s'il paraissait têtue ; il était déterminé à faire entendre raison à M. Harry. Pas de réponse.

George fronça les sourcils. M. Harry devait à tout prix cesser de vivre dans le passé et regarder de l'avant. Et puisqu'il n'y parvenait pas tout seul, il était de son devoir de l'y aider par tous les moyens. L'accord passé entre la famille Clifton et la sienne était en effet très important pour George, et il n'avait pas l'intention de laisser M. Harry se dédire sous prétexte qu'il était malheureux et n'avait plus goût à rien.

Le lien qui unissait les Fotheringham aux Clifton s'était noué lors de la bataille de Flodden, en 1513. A l'époque, Henry Clifton s'était allié au comte de Surrey pour affronter les armées de James IV d'Ecosse. Lors d'une vaillante lutte contre les lanciers écossais, l'un des courageux ancêtres de George, Edward Fotheringham, avait sauvé la vie d'Henry Clifton, blessé, en repoussant à lui seul quatre

féroces attaquants venus l'achever. Reconnaisant, Henry Clifton avait solennellement promis à Edward Fotheringham que lui et ses descendants trouveraient toujours du travail auprès de sa famille. Depuis, fidèles à cette promesse, les Clifton avaient toujours gardé auprès d'eux les Fotheringham, leurs fils, et les fils de leurs fils.

George lui-même avait deux fils — deux bons garçons, qui se débrouillaient bien à l'école. Ils avaient leurs attentes, et c'était bien naturel.

Il s'éclaircit la gorge.

— Il est impératif que vous ayez un héritier afin que les traditions familiales puissent être maintenues, monsieur. C'est plus qu'une obligation : c'est un devoir, déclara-t-il avec toute la gravité requise en de telles circonstances.

Harold arquait un sourcil interrogateur.

— Que suggérez-vous exactement, George? Pensez-vous qu'une de mes connaissances féminines accepterait d'avoir un enfant hors mariage dans le seul but d'assurer un emploi à vos héritiers pendant quelques générations supplémentaires?

George prit une profonde inspiration. Il craignait d'offenser son maître, mais il lui fallait s'exprimer — l'enjeu était trop important. Cela faisait près de cinq siècles que sa famille servait les Clifton à Springfield Manor, et il estimait que cela lui donnait voix au chapitre.

De surcroît, M. Harry avait grand besoin de s'intéresser à quelque chose, et si possible à quelque chose qui lui donne une raison de vivre. Quoi de mieux que des enfants pour cela?

George jugea que le moment était venu de sortir sa carte maîtresse. — Vos connaissances féminines pourraient pourtant vous être d'un grand secours, monsieur... car la situation est grave. Sachez que j'ai

pris la liberté de mener une petite enquête sur la branche australienne de votre famille.

Harry parut tout d'abord étonné, puis il rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Quel esprit d'initiative, George ! Plutôt un descendant du Mouton Noir que pas de descendant du tout, c'est ça ?

— Absolument ! acquiesça George avec le plus grand sérieux. Quoique cette solution ne m'ait jamais paru satisfaisante. Il serait préférable que vous vous mariiez, monsieur — même s'il ne s'agissait que d'un mariage de convenance dans le but de...

— Mon sens du devoir ne va pas aussi loin, l'interrompit Harry avec un sourire ironique. Allons, George, ne me faites pas languir. Parlez-moi des résultats de votre enquête. A-t-elle été fructueuse ? Si je me souviens bien de l'histoire, notre Mouton Noir était un fieffé libertin. C'est à cause de sa scandaleuse liaison avec la duchesse de Buckingham qu'il a été déshérité et contraint à l'exil, n'est-ce pas ?

— Exactement, monsieur, confirma George. C'était un goujat et un malotru, qui était allé se vanter partout de sa bonne fortune avec la duchesse. Une véritable disgrâce pour la famille.

Loin de paraître choqué, M. Harry semblait aux anges.

— Un chaud lapin... Parfait ! Nul doute que le cas échéant nous pourrions faire appel à toute une tripotée d'héritiers australiens. Combien exactement, George ?

— Malheureusement, l'épidémie de grippe de 1917 en a fait succomber bon nombre, monsieur. Je suis au regret de vous annoncer que la situation en Australie n'est guère meilleure qu'ici. Il ne reste là-bas qu'un garçon; un écolier de neuf ans répondant au nom de William. Vous en êtes conscient, un enfant aussi jeune ne saurait être considéré comme une garantie suffisante. Il faudra

attendre de longues années avant qu'il puisse envisager d'avoir des fils, tandis que vous, monsieur...

— Mais songez-y, George!

Une lueur de malice faisait pétiller les yeux bleus de Harry.

— Il est suffisamment jeune pour que vous puissiez en faire un héritier selon votre cœur. Vous pourrez former le maître idéal, en quelque sorte.

George poussa un soupir. Il avait espéré réveiller la fierté de son maître en évoquant ce descendant australien... Et voilà le résultat ! C'était d'autant plus rageant que, eût-il décidé de prendre femme, Harry Clifton n'aurait eu que l'embarras du choix.

— Vous n'êtes pas encore mort, monsieur, souligna le majordome avec une certaine hauteur.

— Nous ne savons jamais de quoi demain sera fait, George, répondit Harry sentencieusement. Le plus sûr est d'aller chercher ce garçon et de l'amener ici pour qu'il se familiarise avec son héritage.

— Ce n'est pas si simple que ça, monsieur, fit valoir George, profondément vexé par la tournure que prenaient les événements. Ce jeune garçon a une mère. Le père, dernier héritier direct en date, est mort noyé il y a quelques années de cela; sa veuve possède une maison, et dirige une petite entreprise assez prospère. J'ai vu des photographies : elle est bien assez jolie pour avoir retrouvé un compagnon. Si elle devait se remarier... Vous imaginez comme il nous serait difficile de faire venir le fils en Angleterre.

— George, je vous parie une bouteille de madère 1860 que je peux les ramener ici tous les deux, mère et fils.

— Monsieur !

Une telle légèreté choquait profondément George. La cave à vins de Springfield Manor faisait sa fierté; c'était sans doute l'une des

plus riches — sinon la plus riche — d'Angleterre... Les Fotheringham veillaient sur son contenu depuis toujours ; ce n'était pas pour voir leurs maîtres dilapider ce trésor à coup de paris idiots.

Et dire que, de surcroît, M. Harry semblait envisager sérieusement de léguer toute sa fortune à quelque improbable arrière-petit-cousin australien ! Non, vraiment, c'était trop absurde.

— Il serait beaucoup plus simple que vous vous mariiez et ayez suffisamment d'enfants pour assurer la continuité de la famille, insista-t-il.

Harry se contenta de sourire d'un air ravi.

— Avez-vous sur vous ces photographies dont vous parliez ?

— Il n'y a pas de ressemblance physique, monsieur. Aucune.

— Les photos, George.

Il avait réussi à piquer la curiosité de Harry, c'était évident.

Une prémonition désagréable envahit le majordome. Pour l'avoir observé à maintes reprises par le passé, il reconnaissait sans peine l'éclair de malice qui brillait dans les yeux de son maître — et il savait que lorsque Harry avait ce regard-là, il fallait s'attendre au pire.

Il avait eu tort de lui parler de son enquête australienne. Harry avait pris cela comme un défi... Et George sentait qu'il allait s'en mordre les doigts.

Il n'eut pas à attendre pour avoir confirmation de ses craintes. Quelques heures plus tard, en effet, Harry le rappelait dans le salon. — Pouvez-vous vous renseigner sur les vols pour l'Australie, George ? C'est l'été, là-bas, je crois. Ça me fera du bien de prendre un peu de soleil. Dès qu'on m'aura ôté ce plâtre, je partirai.

La mine déprimée de l'héritier des Clifton avait fait place à un sourire radieux.

— Je pourrais également en profiter pour assister à quelques matches de cricket... J'aimerais que vous me notiez les dates des rencontres Angleterre-Australie, s'il vous plaît, George. S'il y en a une à Sydney, j'y emmènerai notre petit William. A neuf ans, il s'intéresse sans doute au cricket... Joli prénom, William, vous ne trouvez pas, George ?

Chapitre 2

— Je comprends votre position, monsieur Payne. Mais de votre côté, vous devez comprendre que...

— Rien du tout !

Ashley réprima un soupir agacé. C'était la centième fois en moins d'une demi-heure que Gordon Payne lui coupait la parole, et elle commençait à en avoir vraiment assez.

Donner satisfaction à ses clients avait toujours été sa priorité. Elle se flattait de diriger son agence de placement avec une efficacité maximale : elle n'avait pas son pareil pour trouver la bonne personne pour la bonne entreprise. Mais lorsque le client se montrait tout à la fois odieux, injuste et malhonnête, il fallait savoir dire stop.

Ashley avait des opinions très arrêtées sur le sujet. Agée de vingt-neuf ans, elle avait travaillé dur pour monter son affaire après la mort de son mari, et avait eu l'occasion de traiter avec beaucoup de gens, dans des circonstances très diverses. Elle avait vite compris que, dans toute relation, la satisfaction devait être mutuelle, les rapports entre le prestataire de services et son client harmonieux.

Or, plus elle écoutait Gordon Payne et découvrait sa Dernier héritier d'une dynastie d'aristocrates anglais, Harry Clifton est pressé par son entourage d'assurer sa descendance. Peu motivé, il opte pour une solution de rechange - et part à la rencontre de l'ultime descendant de la branche cadette de sa famille : un certain William Harcourt, âgé de neuf ans, qui vit avec sa mère en Australie. Nul doute qu'ils seront tous deux ravis de venir s'installer en Angleterre, où le bambin héritera

à sa majorité de l'ensemble des biens familiaux - titres et tracas compris ! Persuadé de son succès, Harry se voit pourtant contraint de changer rapidement de stratégie. Car la mère de William, qui vit seule depuis le décès de son mari quelques années plus tôt, semble peu disposée à renoncer à son indépendance — et encore moins à émigrer dans la pluvieuse campagne anglaise. Qu'importe ! Harry, qui s'est fait passer pour un majordome, ne s'avoue pas vaincu pour autant.

Et propose à cette irrésistible jeune femme d'entrer à son service le temps qu'elle prenne une décision...

Quand elle était arrivée à l'agence, Cheryl était en larmes, traumatisée par les horreurs que lui avait débitées Gordon Payne avant de la chasser sans autre forme de procès. Ce qu'il lui reprochait ? D'avoir pris l'initiative de corriger certaines de ses fautes de syntaxe en tapant les lettres qu'il lui avait dictées.

Payne s'était levé en gesticulant.

— Je ne supporte pas qu'une femme me réponde ! s'égosillait-il. Une telle insolence est tout simplement inadmissible !

Ashley réprima un soupir de frustration. Combien de fois avait-elle entendu Roger lui assener des « vérités » comme celle-là, souvent suivies de « C'est moi, le chef de cette famille, ne l'oublie pas ! » ? Et elle, alors, qui était-elle ? Une esclave censée servir son maître ?

Gordon Payne était exactement pareil. Il entendait que son entourage se soumette sans discussion à sa volonté, aussi arbitraire fût-elle. Oui, maître. A vos ordres, maître. Comme il vous plaira, maître.

Cheryl n'avait pas tardé à comprendre pourquoi l'ancienne secrétaire de Gordon Payne, Mlle Forsythe, avait réussi à bien s'entendre avec lui : elle lui passait tous ses caprices, et le maternait

littéralement. Encore maintenant, bien qu'elle fût à la retraite, elle continuait à lui rendre visite deux à trois fois par semaine. A peine Cheryl avait-elle été embauchée que Mlle Forsythe avait décidé de la former — « Ce cher Gordon a tant de travail... Il faut absolument que vous appreniez à le soulager au maximum. Moi, ce que je faisais toujours... » Au passage, elle avait réussi à détruire totalement la confiance en elle de la jeune secrétaire.

C'était exactement ainsi que la mère de Roger s'était comportée vis-à-vis d'Ashley.

La jeune femme frissonna à ce souvenir.

Mme Harcourt se considérait comme une femme très au-dessus de la moyenne, sous prétexte qu'elle descendait — disait-elle — d'une riche famille de propriétaires terriens anglais. Sans doute cela avait-il également contribué au sentiment de supériorité de Roger lui-même... Ashley, pour sa part, n'avait jamais pu supporter les grands airs et les regards condescendants de sa belle-mère.

Elle n'avait pas souhaité pour autant la mort de Roger, ni celle de sa mère ; elle avait simplement pris la décision de divorcer de l'un comme de l'autre. Sa lutte pour la liberté venait tout juste de commencer lorsque le destin était intervenu et lui avait épargné le traumatisme de devoir se battre pour la garde de William.

Bien sûr, aucune personne raisonnable n'aurait cherché à traverser en voiture un pont inondé par des pluies torrentielles. Mais Roger, lui, ne se serait jamais avoué vaincu par les éléments... Sa mère et lui avaient été emportés presque instantanément. Nul doute qu'au moment de se noyer, ils s'étaient sentis outragés — comment une telle chose pouvait-elle leur arriver à eux ?

Ashley se força à revenir au présent, et à l'odieux personnage qui continuait à vociférer tout en arpentant son bureau de long en large.

— Je ne vous paierai pas votre commission tant que vous ne m'aurez pas déniché une secrétaire convenable, aboyait-il. Je veux quelqu'un dans mes locaux à 9 heures tapantes demain matin. J'ai du travail, moi, madame! Une intérimaire fera l'affaire en attendant que vous m'ayez trouvé quelqu'un de définitif.

— Je suis désolée que vous ayez été déçu, monsieur Payne, déclara Ashley d'un ton très professionnel.

Mais laissez-moi vous rappeler que notre contrat stipulait seulement que je devais vous présenter trois secrétaires possédant les qualifications que vous exigiez afin que vous puissiez leur faire passer des entretiens. C'est ce que j'ai fait. Vous avez choisi Mlle Kimball. A présent, vous me devez cinq cents dollars, et j'ai bien l'intention d'être payée.

— Vous m'aviez garanti que je serais satisfait! rétorqua-t-il avec colère.

— Dans la liste des qualités requises, vous aviez précisé «esprit d'initiative», monsieur Payne. Mlle Kimball pensait précisément faire preuve d'esprit d'initiative en essayant de vous éviter l'humiliation d'envoyer à vos clients des lettres grammaticalement incorrectes. De nombreux employeurs auraient apprécié une telle attention. Des taches rouges étaient apparues sur le front de Gordon Payne tandis qu'elle parlait, et Ashley se demanda un moment s'il n'allait pas étouffer de rage.

— Cette fille n'a rien compris! Pour moi, faire preuve d'initiative, c'est être capable de m'apporter ce dont j'ai besoin quand j'en ai besoin — et cela non plus, elle n'a pas été capable de le faire !

— Il y a une différence entre prendre des initiatives et lire dans les pensées de quelqu'un, monsieur Payne. J'ai bel et bien une liseuse de tarots et un magicien dans mes fichiers, mais pas de voyante,

hélas. C'est pourquoi je me permets de vous suggérer de contacter une autre agence, qui sera sans doute plus à même que la mienne de vous aider dans votre recherche.

Au bord de l'apoplexie, Gordon Payne s'approcha du bureau et se pencha vers Ashley — sans doute dans le but de l'intimider. Il pointa vers elle un gros doigt à l'ongle rongé.

— Ne faites pas la maligne avec moi, madame Harcourt, dit-il. J'ai beaucoup d'influence dans cette ville. Je pourrais vous faire beaucoup de publicité.

Positive ou négative — la menace était à peine voilée.

Ashley était très mince, et elle mesurait à peine plus d'un mètre soixante. Pour compenser son allure un peu juvénile, elle s'efforçait de ne porter pour travailler que des tailleurs très stricts, et elle mettait un point d'honneur à toujours attacher nettement ses longs cheveux blonds. Mais cela ne suffisait pas à inspirer du respect à Gordon Payne... Celui-ci s'imaginait de toute évidence qu'elle ne faisait pas le poids vis-à-vis de lui.

Ce qu'il ignorait, c'est qu'il était impossible de forcer Ashley à faire quelque chose contre son gré. A la mort de Roger, elle s'était fait le serment solennel de ne plus jamais obéir à quiconque si elle n'en avait pas envie, et elle s'y était tenue.

Elle demeura assise. Elle était dans son bureau, et personne ne l'obligerait à bouger d'un pouce si elle n'en éprouvait pas le désir.

— J'en suis consciente, monsieur Payne, dit-elle calmement, et je regrette de ne pouvoir vous aider davantage. J'ai fait tout mon possible.

Il s'appuya sur le bureau et la toisa avec hargne.

— Vous ne semblez pas comprendre, madame Harcourt. Vous m'avez fait perdre un temps précieux, sans résultats satisfaisants, et

j'attends de vous que vous compensiez cette perte.

— Et de quelle manière, monsieur Payne?

— En me fournissant des intérimaires jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé une employée permanente digne de ce nom.

— Cela ne faisait pas partie de notre accord, fit-elle valoir d'un ton sec. Je vous ai déjà expliqué que je ne pouvais rien pour vous ; je vous conseille une fois de plus de vous adresser à une autre agence. Notre contrat est arrivé à son terme, monsieur Payne.

Il la fixa d'un air incrédule. Sans se laisser démonter, Ashley repoussa sa chaise et se leva sans hâte.

— Permettez-moi de vous reconduire.

— J'aimerais bien voir ça ! Je n'en ai pas encore fini avec vous !

Il ne bougeait pas d'un pouce, et la regardait avec défi. Ashley réfléchit à toute vitesse; elle ne voulait pas d'une confrontation physique avec cet homme. Il fallait donc qu'elle parvienne à le calmer.

— Que souhaitez-vous me dire d'autre, monsieur Payne? demanda-t-elle.

— Je peux vous faire beaucoup de tort, madame Harcourt.

— Méfiez-vous, monsieur Payne. C'est une épée à deux tranchants...

— Et que pourriez-vous bien contre moi, vous? ironisa-t-il.

— J'ai moi aussi des contacts, monsieur Payne. Je puis m'assurer que plus personne ne veuille jamais travailler directement pour vous. Il eut un petit rire suffisant.

— Avec de l'argent, on peut acheter n'importe qui.

Il avait probablement raison ; même les employés les plus scrupuleux se laissaient souvent corrompre par une offre financière alléchante... Ashley sentit une bouffée de haine l'envahir, tandis que

lui revenaient à la mémoire les moyens que Roger avait utilisés pour la contrôler et la forcer à se plier à sa volonté.

Lui refuser de l'argent. Lui refuser la voiture. Lui demander des comptes pour tout ce qu'elle faisait, quand lui-même estimait ne lui en devoir aucun...

Eh bien, Gordon Payne, lui, aurait à rendre des comptes pour ses actions.

Oubliant un instant sa discrétion légendaire, Ashley contre-attaqua avec virulence :

— Tout votre argent ne suffira pas à restaurer votre réputation. Ce qui s'est passé avec Mlle Kimball prouve que vous êtes un imbécile, inculte de surcroît...

— C'était moi qui avais raison ! hurla-t-il. Elle a introduit une faute dans ma lettre...

— Non, monsieur Payne. La tournure que vous aviez utilisée était incorrecte, et vous vous êtes complètement ridiculisé en refusant d'admettre votre erreur.

Payne jeta sur elle un regard rempli de haine.

— Je vois ! Vous faites partie de ces femmes tellement jalouses des hommes qu'elles feraient n'importe quoi pour leur pourrir la vie, hein ?

Un sourire ironique se peignit sur les lèvres d'Ashley.

— Je dois reconnaître que les hommes comme vous justifient à eux seuls tout le mouvement féministe !

— Ce qu'il vous faudrait, ma petite dame, c'est quelqu'un pour s'occuper un peu de vous. Vous êtes frustrée, c'est évident.

En disant ces mots, Payne faisait courir un regard appréciateur sur les courbes généreuses de la jeune femme.

— Les remarques sexistes comme celle-ci ne font que souligner vos

propres complexes, monsieur Payne, rétorqua Ashley avec mépris.
— Eh bien, nous verrons qui de nous deux sera le plus complexé, en fin de compte! s'écria Payne, les lèvres tremblantes de fureur.
Il saisit une figurine chinoise en porcelaine ancienne posée sur le bureau d'Ashley.

— Et quand j'en aurai fini avec vous..., dit-il.

Il laissa sa phrase en suspens et souleva le fragile objet du bout des doigts.

Ashley ne voulait pas crier. Mais en voyant cette porcelaine fétiche, à laquelle elle attachait depuis toujours une énorme valeur sentimentale, sur le point d'être réduite en poussière, elle ne put retenir une exclamation de rage impuissante.

— Vous m'avez appelé, madame? s'enquit alors une voix teintée d'une exquise pointe d'accent anglais.

Chapitre 3

Aussitôt, Ashley pivota vers la porte du bureau, qui venait de s'ouvrir toute grande. Gordon Payne se retourna également, les doigts toujours crispés sur la figurine. Les yeux écarquillés de stupeur, tous deux dévisagèrent en silence l'homme qui se tenait dans l'encadrement.

Ce n'était pas quelqu'un d'ordinaire.

Jusqu'alors, Ashley n'avait guère eu l'occasion d'appliquer l'adjectif « élégant » à un homme — et pourtant, ce fut ce mot qui s'imposa aussitôt à son esprit. Oui, le nouveau venu était élégant. Mais aussi incroyablement séduisant, et... dangereux, d'une manière à la fois subtile et excitante.

Il était grand et mince, et portait un costume trois-pièces impeccablement coupé, une chemise blanche immaculée et une cravate de soie dont le bleu discret mettait en valeur ses yeux d'azur.

Quant à son visage, il eût été d'une parfaite beauté classique si ses traits réguliers n'avaient été animés par une expression malicieuse qui lui conférait un charme indéniable. Ses cheveux, presque noirs, étaient coupés court, et seule une mèche rebelle ondulait sur son front; on l'eût dit sorti d'un film hollywoodien sur les golden boys anglais.

Dans sa main droite, il tenait une canne de bois noir surmontée d'un pommeau d'argent. Il ne semblait cependant pas en avoir besoin pour se déplacer, et Ashley pensa aussitôt qu'entre les mains d'un homme habile — et cet homme-ci avait l'air particulièrement habile —, cette lourde canne pourrait se révéler une arme redoutable.

Il devait avoir une trentaine d'années, mais son sourire était celui d'un adolescent espiègle. On eût dit qu'il s'amusait infiniment, et qu'il invitait Ashley à profiter avec lui de ce moment comique entre tous. Il y avait une telle complicité, une telle intimité, même, dans le sourire qu'il lui adressait, que la jeune femme en fut inexplicablement troublée.

C'était la première fois qu'elle éprouvait une telle sensation. Comment ce parfait inconnu parvenait-il à lui donner l'impression qu'ils se connaissaient depuis toujours, qu'ils étaient alliés ?

— Voulez-vous que je raccompagne monsieur, madame ? s'enquit-il avec aplomb.

Ashley, qui ouvrait des yeux ronds, s'efforça de se ressaisir.

— Oui, s'il vous plaît, balbutia-t-elle avec gratitude.

Peu lui importait d'où venait cet homme, ou ce qu'il faisait là ; il venait de la tirer d'un mauvais pas, et elle lui en était reconnaissante.

— Mais qui êtes-vous donc ? s'écria Gordon Payne sur un ton de défi comme le sauveur d'Ashley pénétrait dans la pièce pour accomplir sa tâche.

— Clifton, monsieur, répondit l'homme sans se démonter. La famille Harcourt et la mienne sont liées depuis des siècles.

Des siècles ! Voilà qui ne laissait pas de stupéfier Ashley. D'autant qu'elle n'était pas de la famille Harcourt — elle s'était contentée d'épouser un Harcourt, pour son malheur. Cependant, elle n'avait nullement l'intention de gâcher ses effets au beau chevalier en armure venu l'arracher aux griffes de Payne.

— C'est à la fois un honneur et un plaisir que de pouvoir vous être utile une nouvelle fois, madame, continuait le dénommé Clifton en souriant d'un air affable au promoteur, qui semblait cloué sur place.

— Puis-je me permettre, monsieur ?

D'un mouvement vif, la canne décrivit un demi-cercle et vint se placer sous le bras de son propriétaire, tandis que ce dernier tendait la main en direction de la figurine de porcelaine que Payne tenait toujours.

— En fait, cet objet est davantage fait pour être regardé que pour être manipulé, expliqua-t-il très patiemment. Je suis persuadé que si je le repose sur la table, vous en apprécierez mieux la facture. Vous voyez? Le travail est admirable, parfaitement typique de cette période chinoise. Ming, vous vous en doutiez...

Avec des gestes précis qui évoquaient ceux d'un magicien, il avait ôté la porcelaine des doigts de son interlocuteur et l'avait reposée exactement à sa place, sur le bureau. Sans doute avait-il repéré la légère dépression que l'objet avait faite dans le cuir du sous-main, au fil des ans. « Pas mal, Sherlock », songea Ashley, à la fois amusée et admirative.

— Bien ! reprit-il d'un air enjoué. A présent, monsieur, si vous voulez bien me suivre...

De nouveau, la canne se retrouva dans sa main, pointant en direction de la porte.

Ashley s'efforça de réprimer un sourire. Payne écumait littéralement : Clifton lui avait ôté tout pouvoir, tout contrôle — ce qui, pour un homme tel que Payne, était la pire des offenses.

Cependant, quelque instinct animal dut l'avertir qu'il aurait eu tort de chercher la confrontation avec cet Anglais surgi de nulle part. Il jeta un dernier regard haineux à Ashley.

— Vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi, c'est moi qui vous le dis.

Puis il tourna les talons et se dirigea au pas de charge vers la porte, sans attendre d'être raccompagné. Clifton, cependant, lui emboîta

le pas, sans doute afin de s'assurer qu'il ne se vengerait pas en chemin sur quelque objet domestique.

Qui était-il? se demanda Ashley en regardant s'éloigner sa haute silhouette élancée. Et que faisait-il ici ?

Elle remarqua qu'il boitait un peu — ce qui expliquait sans doute sa canne ; mais cette légère claudication ne l'empêcha pas d'exécuter un petit pas de côté que n'aurait pas désavoué un danseur émérite lorsque, dépassant Gordon Payne, il alla lui ouvrir la porte.

— Au revoir, monsieur, dit-il avec un hochement de tête respectueux.

Payne s'immobilisa, se raidit et lui décocha un regard furibond avant de sortir à grands pas, le menton pointé en avant.

Harold Alistair Clifton referma la porte derrière lui d'un geste satisfait. Il s'était montré plus majordome que George lui-même, avait sauvé la belle princesse et éliminé le dragon. Peut-être venait-il de découvrir sa véritable vocation? Se rendre utile...

Cela dit, le sentiment d'exaltation qu'il éprouvait était surtout dû à la belle princesse elle-même. Il se retourna pour faire face à Ashley, conscient qu'elle l'avait suivi pour assister à la conclusion de son intervention.

Les photographies qu'il avait vues d'elle ne lui rendaient pas justice, estima-t-il. Elles n'avaient pas su capturer l'essence de cette jeune femme. Une essence sur laquelle Harry avait du mal à mettre des mots, d'ailleurs, mais qui éveillait en lui une réaction profonde, inattendue, elle aussi difficile à définir.

A la seconde où il avait croisé son regard, il s'était senti revivre. Elle avait des yeux noirs, très différents des doux yeux gris de Pénélope et, cependant, quelque chose dans sa façon de l'observer l'avait

aussitôt attiré.

Il voulait en savoir davantage sur elle. Il voulait tout savoir sur elle. Soudain, une idée de génie lui traversa l'esprit. Pourquoi ne pas continuer à jouer le majordome ? Ce n'était pas difficile du tout. En fait, c'était un rôle qui l'amusait énormément. Et qui présentait de multiples avantages.

Un majordome se devait d'être toujours disponible. Installé sous le toit d'Ashley Harcourt, il pourrait sans difficulté apprendre à mieux la connaître. Et puis, il devait s'avouer que l'idée de mettre Ashley au lit chaque soir et de la réveiller chaque matin ne lui était pas désagréable. Comme George, il serait tout à la fois confesseur, confident, conseiller, soutien... et sur place pour s'assurer qu'elle n'avait pas l'intention de se remarier intempestivement.

Cela lui permettrait d'enquêter sur la possibilité d'offrir à George un héritier pour Springfield Manor. Un héritier — ou plusieurs, car la mère du jeune William commençait à donner à Harry un tas d'idées fort intéressantes... Il se demanda si, défaits, ses cheveux étaient très longs. Et aussi, à quoi ils ressembleraient, étalés sur un oreiller. De son côté, Ashley demeurait immobile près de la porte de son bureau, et étudiait l'homme extraordinaire qui venait de faire irruption dans sa vie. Un frisson d'excitation la parcourut. Elle avait la certitude que ce Clifton avait d'autres tours dans son sac, qu'il n'avait pas fini de la surprendre.

Il lui décocha de nouveau un sourire plein d'humour. Ses yeux pétillaient de malice.

— Je le trouve un rien susceptible, pas vous ? dit-il en désignant d'un geste la porte par laquelle Payne était sorti.

Ashley ne put retenir un petit rire. « Un rien susceptible »... Quel délicieux euphémisme !

— Je n'aurais pas dû perdre mon calme, déplora-t-elle en esquissant une grimace.

— Je vous comprends, cependant, affirma Clifton. Les gens susceptibles se montrent souvent agressifs et imprévisibles.

— Tout de même, c'était idiot de ma part. Arquant un sourcil, Clifton la regarda avec attention.

— Disons, peut-être un peu impétueux, madame. Mais, parfois, il ne faut pas négliger le soulagement que procure une saine colère, et il serait dommage de s'en priver.

Ashley pouffa de nouveau. Il était si amusant, si-différent. Il lui faisait penser à une sorte de James Bond mâtiné d'Arsène Lupin. Deux hommes bourrés de charme et d'humour — mais deux hommes dangereux, se rappela-t-elle.

— Qu'auriez-vous fait, s'il ne vous avait pas remis la figurine? s'enquit-elle.

— Je lui aurais probablement brisé le poignet, répondit-il, imperturbable. Ça me rappelle cet incident avec la bonne reine Bess — Elizabeth I, vous savez? Mon ancêtre, Hugo, a cassé le poignet de l'ambassadeur d'Espagne, qui avait offert un présent à la reine pour ensuite chercher à le récupérer lorsqu'elle avait refusé d'accéder à une demande de son roi.

Il avait dit cela avec un naturel confondant — et confondue, Ashley l'était bel et bien.

— Si vous aviez fait ça, souligna-t-elle, la figurine serait tombée et se serait cassée.

— Oh, non! Je n'ai jamais raté une prise. Je jouais autrefois dans la meilleure équipe de cricket de mon école.

Cela, Ashley n'avait aucune peine à le croire. En vérité, elle n'eût pas été étonnée d'apprendre que Clifton avait été le meilleur dans

bien des domaines... Cependant, il ne semblait pas en tirer d'orgueil particulier, ni se croire supérieur pour autant. Quel contraste avec Roger ! songea-t-elle.

Cela dit, elle ignorait toujours tout de son mystérieux sauveur, et elle ne pouvait continuer à discuter ainsi avec lui comme deux vieux amis.

— Moi-même, je pourrais me montrer un peu... susceptible, observa-t-elle. Je n'ai pas vraiment l'habitude de voir des étrangers pénétrer chez moi et écouter mes conversations privées sans y avoir été invités.

— Oh, non, madame ! Jamais je ne me permettrais d'entrer chez quiconque sans y avoir été invité. C'est M. William qui m'a ouvert.

— M. William ? répéta Ashley.

Comment avait réagi l'intéressé, en s'entendant appeler ainsi ? s'interrogea-t-elle avec amusement.

— Oui. Il jouait au cricket chez votre voisin. Il a d'ailleurs un indéniable talent de batteur, si vous voulez mon avis... Il tape fort, et c'est ce qu'il faut. En fait, je me trouvais sur la trajectoire de la balle — justedevant le pare-brise de la Jaguar garée en face de votre maison, et qu'elle s'apprêtait à pulvériser — et je me suis permis de l'intercepter.

— Oh, seigneur ! s'exclama Ashley.

Il n'aurait plus manqué que cela ! Si Gordon Payne avait eu un pare-brise cassé à ajouter à la liste de ses griefs, elle aurait réellement été dans une situation inextricable !

— J'ai expliqué à M. William que l'on m'avait confié une mission en Angleterre et qu'il fallait que je vous voie. Il m'a recommandé de patienter dans le salon en attendant que vous puissiez me recevoir. Je m'apprêtais à pénétrer dans la pièce en question, suivant les

instructions de M. William, lorsqu'une voix fort désagréable est arrivée à mes oreilles. Je n'ai pu m'empêcher d'entendre les menaces grossières que proférait l'individu.

Il prit un air piteux.

— Je vous prie de pardonner mon indiscretion, madame. Je sais qu'il était inexcusable de ma part d'écouter ainsi aux portes... Cela me rappelle une mésaventure qui est arrivée à mon ancêtre, Stafford, avec le shérif de Nottingham à propos d'un type, un certain Robin des bois... Quoi qu'il en soit, le bien a fini par triompher, madame. Nous autres Clifton, nous faisons toujours en sorte que tout se termine bien.

Ashley ouvrait des yeux comme des soucoupes. Robin des bois? Très à l'aise, Clifton poursuivait :

— Je dois également vous avouer avoir été muet d'admiration devant votre façon de gérer ce monsieur. Un monsieur fort déplaisant, je dois dire. Mais ensuite, vous avez crié...

Il haussa les épaules d'un air impuissant.

— Et je me suis dit que je pourrais peut-être vous être utile.

— Et vous l'avez été, acquiesça Ashley. Merci.

Elle réfléchit un instant et fronça les sourcils.

— Vous avez parlé d'une mission? Qui êtes-vous?

— Le majordome de la branche anglaise de la famille Harcourt.

Ainsi, il était bel et bien majordome !

— C'est un poste héréditaire, madame. Je suis venu à la demande du dernier membre de la famille Harcourt vivant encore en Grande-Bretagne.

Ashley se raidit instinctivement. Ainsi, la mère de Roger disait vrai, lorsqu'elle affirmait descendre d'une vieille famille de propriétaires terriens anglais...

— Il se trouve, madame, que votre fils William est, après mon maître, le dernier héritier de Springfield Manor — c'est le nom de la résidence de familiale, qui se trouve dans le Kent. En conséquence, mon maître aimerait beaucoup que M. William et vous veniez vous installer au manoir. Vous verrez, c'est une demeure très agréable, où vous vous plairez beaucoup... J'ai été chargé de venir vous aider à régler vos affaires courantes et à préparer votre voyage.

« Typique », songea Ashley, qui sentait la moutarde lui monter au nez. Encore un Harcourt qui espérait lui dicter sa conduite... Eh bien, il allait tomber sur un os !

Cependant, Clifton lui décocha un sourire si charmeur qu'elle en oublia presque ses griefs.

— Mes ordres sont formels : je dois rester auprès de vous en tant que majordome aussi longtemps qu'il le faudra pour vous permettre de prendre vos dispositions. Et je me ferai un plaisir de vous servir de mon mieux, M. William et vous, conclut-il.

Chapitre 4

Aussi longtemps qu'il le faudra...

Quelle arrogance monstrueuse !

Pendant quelques secondes, Ashley vit rouge. Puis elle se rendit compte que ce n'était pas à Clifton qu'elle devait en vouloir : celui-ci ne faisait que suivre les ordres de son maître. Mais comment un homme comme lui pouvait-il se contenter de servir un Harcourt? Sans doute le système de classes sociales britannique était-il tellement ancré en lui qu'il n'envisageait pas de se libérer de ce joug quasi féodal. Il avait en quelque sorte subi un lavage de cerveau dès la naissance...

Une chose était certaine : elle n'avait aucunement l'intention de se laisser conduire à Springfield Manor pour se plier à l'attitude condescendante du maître des lieux. Si William devait hériter de quelque chose, ce serait en temps et en heure — lorsque aucun Harcourt ne serait plus là pour tenter de l'influencer.

Entretemps, Ashley devait gérer au mieux le problème que lui posait Clifton. Si elle rejetait sa proposition, il retournerait sans doute derechef en Angleterre pour avouer son échec à son employeur, et elle ne le verrait plus...

Or Ashley n'avait jamais eu à ce point envie de mieux connaître quelqu'un. Clifton était sans aucun doute l'homme le plus fascinant qu'elle eût rencontré, et elle ne voulait pas qu'il sorte de sa vie avant qu'elle ait pu, ma foi... explorer toutes les possibilités qu'il offrait.

Il était différent des autres, hors du commun. Bien trop exceptionnel pour être un simple majordome. Peut-être un séjour en Australie lui révélerait-il une autre façon de vivre, lui donnerait-il plus

d'ambition? Si elle faisait semblant de s'intéresser à sa proposition, il resterait quelque temps auprès d'elle, et elle pourrait alors lui faire découvrir tous les avantages de l'indépendance et de la liberté...

Aussi longtemps qu'il le faudra.

Tout à coup, cette idée semblait bien séduisante !

Et puis, au souvenir de ce que Roger et sa mère lui avaient fait subir, elle se disait que la famille Harcourt lui devait bien une petite compensation. Comme il était évident que cela ne posait aucun problème à Clifton d'entrer quelque temps à son service, pourquoi se priver de ce plaisir? D'autant que sa présence pourrait se révéler fort utile, si Gordon Payne décidait de mettre ses menaces à exécution...

Clifton avait affirmé qu'il lui laisserait le temps de « régler toutes ses affaires ». Même si elle avait réellement envisagé de le suivre en Angleterre, cela lui aurait demandé longtemps : il aurait fallu s'occuper de la scolarité de William, de sa propre entreprise, vendre ou louer sa maison... Autant de problèmes presque insurmontables, et cela, en vivant auprès d'elle, Clifton ne tarderait pas à le comprendre et à l'admettre. Et à son retour en Angleterre, nul ne pourrait lui reprocher d'avoir échoué dans cette mission impossible.

Un sentiment de satisfaction intense envahit Ashley comme elle parvenait à cette conclusion. Mais, fine comédienne, elle se contenta de soupirer en portant une main lasse à son front.

— Ma foi, tout cela est bien inattendu, observa-t-elle. Je dois avouer que cela me fait un choc...

— Pardonnez-moi, madame, s'exclama aussitôt Clifton en volant à son côté pour lui prendre le bras et la guider vers le salon. Il était idiot de ma part de vous parler de ma mission alors que vous avez à

peine eu le temps de vous remettre de votre entrevue désagréable avec ce M. Payne.

S'appuyant au bras de Clifton, Ashley s'approcha d'un fauteuil et s'y assit presque sans en avoir conscience; tout son être semblait concentré sur les messages délicieux que lui transmettaient ses sens — le parfum boisé et subtil de Clifton, le contact chaud et ferme de sa main sur son coude...

Lorsqu'elle fut installée dans le fauteuil, il lui décocha un sourire éblouissant.

— Une tasse de thé est toujours d'un grand réconfort, madame. Ou peut-être un verre de sherry, puisqu'il est 5 heures? Le sherry est plus revigorant. D'un autre côté, un gin-tonic peut se révéler très rafraîchissant. Je suis à votre service, madame. Si vous me dites ce que vous souhaitez...

Ashley faillit éclater de rire, et lui demander des pantoufles et le journal. Cependant, elle se rappela que, pour Clifton, tout cela n'était pas un jeu : il faisait ce pour quoi il était employé et, pour l'instant, elle avait tout intérêt à accepter gracieusement son offre.

— Une tasse de thé serait parfaite, merci, dit-elle avec un sourire reconnaissant.

Il s'éclipsa avant qu'elle ait eu le temps de lui indiquer remplacement de la cuisine et du service à thé. Cependant, en y réfléchissant, elle songea qu'il n'aurait sans doute aucun mal à se débrouiller : les maisons auxquelles il devait être habitué étaient sans nul doute bien plus grandes que la sienne.

A ce propos... La jeune femme songea soudain qu'il allait lui falloir trouver une chambre pour le nouveau venu.

Certes, il y avait bien trois chambres dans la maison, mais la troisième était utilisée par William pour stocker son équipement de

sport et ses jeux encombrants. Les étagères étaient couvertes de maquettes de bateaux et d'avions, et deux armées de soldats de plomb s'affrontaient sur toute la surface de la table de travail dans une reconstitution fidèle de la bataille de Waterloo.

Un divan collé contre un mur et un tiroir à moitié vide dans une armoire ne sauraient constituer une chambre digne de ce nom pour Clifton. Il y avait bien un second lit dans celle de William, pour ses petits camarades lorsqu'ils venaient passer un week-end avec lui, mais cela ne conviendrait pas non plus. Quant à la chambre d'Ashley... il eût été ridicule qu'elle la quitte pour la donner au majordome !

Soudain, elle songea qu'elle aurait dû lui demander des preuves, ou au moins une lettre d'introduction avant de croire à son histoire sans se poser de questions. C'était un total inconnu, pour l'amour du ciel ! Sous prétexte qu'il était doté d'un charme redoutable et d'un sourire à damner une sainte, elle s'était comportée d'une manière parfaitement irresponsable. Il fallait impérativement qu'elle se ressaisisse.

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle entendit claquer la porte d'entrée. L'instant d'après, William, en sueur et visiblement surexcité, passait la tête dans l'encadrement de la porte.

— Salut, m'man ! Où est...

Il s'interrompt, percevant soudain que la présence de sa mère dans le salon, oisive dans un fauteuil à 5 heures de l'après-midi, n'était pas habituelle.

— Tu t'es tordu la cheville ? s'enquit-il.

— Euh... non, répondit la jeune femme en rougissant comme s'il l'avait surprise dans une situation compromettante. Je me reposais un peu, c'est tout.

— Ah, bon.

Rassuré, William en revint au sujet qui l'intéressait :

— Tu as vu la voiture hallucinante de M. Clifton ? Une Rolls Royce, une vraie! Incroyable, non? Le chauffeur dit que c'est une Silver Spirit 1987. Dément !

Le *chauffeur*? Ashley n'en croyait pas ses oreilles. Son majordome roulait en Rolls Royce avec chauffeur!

Par chance, William ne semblait pas attendre de réponse. D'ailleurs, au même instant, Clifton entra, porteur d'un plateau d'argent sur lequel était disposé le service à thé que la mère de Roger avait offert à son fils pour son mariage.

— Qu'est-ce que vous faites avec ça? demanda William en ouvrant de grands yeux.

Clifton avait dû sortir le service du buffet où Ashley l'avait rangé... le lendemain même du mariage, pour ne plus l'en ressortir qu'une fois de temps en temps afin de le nettoyer.

— Madame votre mère ne se sent pas très bien, répondit Clifton sans se troubler.

William se tourna vers Ashley.

— T'es malade, m'man?

De nouveau, elle se sentit rougir.

— Non, non, j'ai eu une faiblesse passagère mais ça va déjà mieux, mon chéri.

— Tant mieux !

William s'empessa de reporter son attention sur Clifton.

— Dites, vous allez rester un peu, m'sieur Clifton?

— Oui, je resterai aussi longtemps que...

— Cool! Ça vous embêterait que mes copains s'asseyent à tour de rôle dans votre voiture? Je vous promets qu'ils n'abîmeront rien.

Votre chauffeur pourrait les faire entrer et sortir. Ils ne feront pas de bêtises, vous avez ma parole.

Cliffon posa le plateau sur la table du salon et pencha la tête de côté d'un air pensif.

— Et puis-je vous demander combien vous avez l'intention de faire payer cette petite... excursion à vos amis, monsieur William ?

Loin d'être embarrassé qu'il eût deviné ses intentions, William esquissa un sourire radieux.

— Seulement dix cents chacun. Dix dollars avec une photo. Au fait, m'man, je peux l'emprunter ton Polaroid ?

— Dix dollars ! répéta Ashley, abasourdie.

— Réfléchis, maman, plaida patiemment William. Il s'agit d'une photo unique. C'est un truc qui n'arrive qu'une fois dans une vie. Quel souvenir ! On ne peut pas brader un truc pareil, n'est-ce pas ? Conduire une Rolls Royce, tu imagines !

— Tu avais juste dit « s'asseoir dedans », lui rappela sa mère en fronçant les sourcils.

— Oui, mais s'ils s'asseyent derrière le volant, ce sera comme s'ils conduisaient, pas vrai ?

Il se tourna vers Cliffon.

— Ne vous inquiétez pas, je ne les laisserai pas démarrer !

— Je suis très impressionné par votre présence d'esprit, monsieur William, déclara le majordome sans masquer son hilarité.

— Tu vois, maman ? s'exclama William d'un ton triomphant. Il faut que tu me prêtes ton appareil !

— William, tu n'as pas obtenu l'autorisation d'utiliser la voiture et...

— Permission accordée, intervint Cliffon, les yeux brillants de malice.

— Alors, maman ? Pour l'appareil ? Que faire, s'ils étaient deux

contre elle?

— O.K., concéda Ashley.

Après tout, elle avait suffisamment de problèmes à régler avec Clifton pour ne pas perdre du temps à discuter des initiatives commerciales de son fils.

— Oh, merci, m'man! Merci, m'sieur Clifton! Je crois qu'on va bien s'entendre, tous les deux. A plus !

L'instant d'après, le garçonnet détalait en direction de l'escalier pour aller chercher l'appareil photo de sa mère à l'étage.

— Lait, sucre? s'enquit Clifton en reportant son attention sur sa tâche initiale.

— Euh... oui, s'il vous plaît, répondit Ashley d'un ton distrait. Dites-moi, vous êtes vraiment venu ici en Rolls conduite par un chauffeur?

— C'est le mode de transport que nous utilisons toujours à Springfield Manor, madame. Mon maître veut que vous sachiez qu'aucun confort matériel ne vous fera défaut, une fois là-bas.

— Je vois. Mais vous n'êtes tout de même pas venu d'Angleterre avec une Rolls Royce? demanda-t-elle d'un ton incertain — après tout, avec un tel homme, rien n'était impossible.

— Non, j'en ai fait l'acquisition à mon arrivée à Sydney. Un sucre, deux?

— Un, merci. Je ne pense pas...

Ashley s'interrompit, brusquement effarée par le coût exorbitant de cette mission qu'elle savait vouée à l'échec.

— Vous ne devriez pas dépenser autant pour une entreprise dont le succès est loin d'être garanti, observa-t-elle à voix haute. Une Rolls Royce, pour l'amour du ciel ! N'est-ce pas un peu excessif?

— Comment sans cela vous montrer ce à quoi vous devez vous attendre, madame ? objecta Clifton, imperturbable. Et puis, vous

ne l'avez même pas encore essayée. Je suis sûre que vous finirez par l'apprécier.

Elle ne laisserait pas une Rolls Royce fléchir sa résistance, décida Ashley avec détermination. Non, le maître de Springfield Manor ne l'achèterait pas !

— Je n'ai pas besoin de rouler en Rolls, décréta-t-elle. Et vous apprendrez que je ne suis pas à vendre ! ajouta-t-elle avec une certaine raideur.

— Madame, vous-même ne tarderez pas à découvrir que l'opiniâtreté fait partie des traits de caractère les plus remarquables des membres de ma famille depuis un nombre incalculable de générations.

Que répondre à cela ? Ashley commençait à songer que Gordon Payne avait bien fait de battre en retraite sans chercher à affronter directement Clifton...

— En tout cas, je ne veux en aucune manière être tenue pour responsable de vos dépenses inconsidérées, le prévint-elle.

— J'assume entièrement cette responsabilité, en effet, acquiesça le majordome. Votre thé, madame.

— Oh, merci, dit-elle en acceptant la délicate tasse en porcelaine de Chine qu'il lui tendait.

Cependant, une autre question la troublait. La présence de Clifton ne risquait-elle pas d'affaiblir son autorité vis-à-vis de William ?

— Je ne pense pas que vous auriez dû autoriser William à utiliser votre voiture dans un but... euh...

— Commercial ? hasarda Clifton.

— Mercantile !

— Si je puis me permettre, madame, j'estime qu'il serait néfaste de décourager un esprit d'entreprise somme toute assez remarquable.

Moi-même, dans mon jeune âge, j'organisais des courses de grenouilles, et je ne doute pas qu'avec son talent, monsieur William...

— Arrêtez !

— Je vous demande pardon, madame ?

— Vous ne pouvez pas continuer à l'appeler « M. William », je ne le permettrai pas. Je ne veux pas qu'il s' imagine qu'il est supérieur à ses petits camarades ou je ne sais quoi. Il n'y a ni maîtres ni domestiques, ici, en Australie, seulement des gens, tous égaux. Il faut que vous essayiez de comprendre cela, Clifton, sans quoi nous ne pourrons pas nous entendre.

— Merci pour votre conseil, madame Harcourt, répondit-il avec grand sérieux.

Elle aurait bien aimé lui demander de l'appeler Ashley, mais songea qu'il était un peu tôt pour imposer un tel bouleversement à ce pauvre garçon, et préféra s'abstenir.

Les événements avaient pris un cours tellement étrange, tellement inattendu qu'elle n'arrivait pas à réfléchir de façon cohérente. Et le regard interrogateur que Clifton posait sur elle en cet instant ne l'aidait pas à se concentrer... Elle aurait voulu se perdre dans ses grands yeux bleu océan, et cesser à tout jamais de se poser des problèmes.

Mais alors même qu'elle se faisait cette réflexion, une question s'imposa précisément à son esprit : les majordomes avaient-ils pour devoir d'aider leurs maîtresses à se mettre au lit ?

« Tu devrais avoir honte », songea-t-elle. Mais après tout, il était normal, après six ans de veuvage, que des pensées coquines lui effleurent l'esprit lorsqu'elle se retrouvait seule en compagnie d'un homme au physique ravageur, non ? Le contraire eût été anormal,

préoccupant même.

Elle dut faire un effort de volonté pour revenir à des problèmes plus terre à terre.

— Ne croyez-vous pas que vous devriez me montrer quelques lettres d'introduction, quelques références, Clifton? avança-t-elle. Après tout, l'histoire que vous me racontez est assez extraordinaire, et me demander de la croire sans la moindre preuve...

— Vous avez parfaitement raison, madame ! s'exclama-t-il. Si vous le souhaitez, j'ai avec moi le rapport d'enquête révélant l'affiliation de mons... du jeune William avec le maître de Springfield Manor. Je demanderai au chauffeur d'aller le chercher dès que la séance de photos sera terminée. En attendant, pourriez-vous vous contenter de mon passeport?

Il tira celui-ci de sa poche intérieure et le lui tendit. Ashley l'ouvrit, bien décidée à en apprendre le plus possible sur lui. Il s'agissait bel et bien d'un passeport britannique, qui confirmait sans ambiguïté l'identité de son propriétaire : Harold Alistair Clifton. Un nom très anglais, songea-t-elle.

— Harold..., dit-elle tout haut.

— Personne ne m'appelle ainsi, madame, souligna-t-il. Il s'agit seulement d'un héritage de la bataille d'Hastings.

Soupçonnant qu'il devait être d'usage d'appeler un majordome par son nom de famille, Ashley décida de ne pas déroger à cette règle. Ou du moins, pas encore. Néanmoins, il avait piqué sa curiosité.

— Comment vous appelait-on, lorsque vous étiez enfant? s'enquit-elle.

— Harry.

Harry. Voilà qui lui plaisait davantage. C'était plus naturel, plus vivant. On pouvait bien imaginer un Harry organisant des courses

de grenouilles... où gagnant des championnats de cricket.

La date de naissance indiquée sur le passeport lui révéla que Clifton avait trente-trois ans. Soudain, une pensée horrible la traversa.

— Etes-vous marié, Clifton?

— Non. J'étais terriblement attaché à une jeune femme, mais elle est décédée il y a quelques années, et je n'ai pas formé de relation durable depuis, répondit-il avec une franchise touchante. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas hésité à accepter cette mission.

Il était donc libre comme l'air, songea Ashley non sans soulagement. Même s'il semblait avoir cruellement souffert de la perte de cette fiancée, cela s'était produit plusieurs années plus tôt... Et puis, cela prouvait qu'il était capable de tomber amoureux et n'était ni un égoïste invétéré, ni un phobique de l'engagement.

— Il est noté ici que vous êtes né à Springfield Manor? s'étonna-t-elle.

— Comme je vous l'ai expliqué, le poste que j'occupe est héréditaire. De nombreuses générations de Clifton sont nées à Springfield Manor.

Voilà qui était moins positif. Cela signifiait qu'il avait là-bas des racines profondes. Peut-être aurait-elle tort de vouloir s'engager dans une histoire qui ne pourrait pas connaître de fin heureuse ? Même si elle était tentée de le garder auprès d'elle un peu plus longtemps; d'apprendre à mieux le connaître, n'était-ce pas courir le risque d'être très déçue le jour où il repartirait chez lui?

Elle lui rendit le document et plongea son regard dans le sien.

— Clifton, je dois me montrer honnête envers vous. Je suis persuadée que vous pensez sincèrement que William et moi serons plus heureux à Springfield Manor qu'ici, mais vous devez savoir

qu'abandonner une indépendance durement acquise irait à rencontre de tous mes principes. Par ailleurs, je n'apprécie guère l'idée d'avoir une dette envers quelqu'un à qui je n'ai rien demandé.

A la grande surprise d'Ashley, Clifton parut satisfait de sa réaction; une lueur d'approbation brilla dans son regard.

— Je vous comprends parfaitement, madame Harcourt. Il n'y a rien de pire que le poids d'une obligation et que la perte de sa liberté. Croyez-moi, il n'est aucunement dans mon intention de vous gêner. Je ne fais que proposer; c'est vous qui disposez, en toutes circonstances.

Dit ainsi... Ashley aurait eu mauvaise grâce à refuser une proposition qui ne présentait pour elle, elle en était consciente, que des avantages.

— Voilà la situation telle que je la vois, continua Clifton d'un ton persuasif. Chacun a des besoins spécifiques. Mon rôle est de m'assurer que les vôtres soient satisfaits à votre convenance. Je suis conscient que cela pourrait prendre un certain temps...

— Oui, s'empessa d'acquiescer Ashley. Beaucoup de temps, même.

— J'y consacrerai aussi longtemps qu'il le faudra, répéta-t-il avec une calme assurance.

— Peut-être cela ne sera-t-il pas concluant, même à terme, fit-elle valoir.

— Qui ne tente rien n'a rien.

— Mais nous sommes bien d'accord : je ne vous promets rien?

— Absolument.

Satisfaite d'avoir mis les choses au clair, Ashley en vint au problème du logement.

— Cette maison n'est pas très grande, vous savez.

— Elle m'a l'air confortable, agréable et bien conçue, affirma-t-il. Vous avez toutes les raisons d'en être fière.

— Merci, mais je voulais seulement souligner qu'il n'y avait pas beaucoup de place. Etes-vous prêt à vous accommoder d'un confort moindre que celui auquel vous êtes habitué?

— J'ai été scout, rétorqua Clifton. Une tente dans le jardin me suffirait.

— Non, non, nous n'aurons pas à aller jusque-là...

Il avait de toute évidence la ferme intention de rester auprès d'elle quoi qu'il arrive. A cette pensée, Ashley éprouvait un sentiment de fierté indéniable — et fort plaisant.

— Nous avons bien une chambre d'amis, mais elle est un peu encombrée... Je crains qu'il ne vous faille négocier avec William afin qu'il vous fasse de la place. Vous comprenez, la bataille de Waterloo bat son plein sur la table...

Un large sourire s'épanouit sur les lèvres de Clifton.

— Je vois que le jeune William est un garçon selon mon cœur, madame Harcourt. Peut-être pourrais-je l'aider à mener à bien sa campagne... L'un de mes ancêtres a joué un rôle décisif dans la défense d'Hougoumont contre les Français.

En observant le visage serein de son interlocuteur, Ashley ne put s'empêcher de penser que Clifton pourrait aisément devenir la figure paternelle qui avait si cruellement fait défaut à William depuis six ans.

Sans compter que le majordome avait d'autres atouts indéniables, du point de vue de William : son talent au cricket, son humour, sa Rolls Royce...

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

— Bien. Avons-nous d'autres problèmes à régler avant que je vous

montre votre chambre ?

Son cœur se mit à battre plus vite comme Clifton lui rendait son sourire.

— Non, je crois que nous avons fait le tour des problèmes immédiats, madame Harcourt.

— Dans ce cas, bienvenue dans cette maison, Clifton.

— Merci, madame Harcourt. Soyez sûre que je vous servirai de mon mieux jusqu'à ce que tous les problèmes soient résolus. Dans l'intervalle, permettez-moi d'aller jeter un coup d'œil à l'étage afin de voir si je peux parvenir à un compromis avec William.

Comme il s'apprêtait à s'éloigner, Ashley prit une décision impulsive.

— Attendez ! Ici, en Australie, il est d'usage qu'employeurs et employés s'appellent par leurs prénoms... Et puis, je ne suis même pas votre employeur, à strictement parler... Alors, si nous devons nous côtoyer et vivre sous le même toit un certain temps, je serais très heureuse que vous m'appeliez Ashley, et que vous m'autorisiez à vous appeler Harry. Cela me mettrait plus à l'aise...

— Mon devoir est précisément de vous mettre à l'aise, répondit-il avec un sourire ravageur. Ce sera donc Ashley.

— Merci, Harry.

Il la laissa, et pendant un long moment elle savoura un plaisir nouveau, inconnu, plus doux que tout ce qu'elle avait connu depuis des années : le sentiment de ne plus être seule.

Chapitre 5

Ashley prenait une douche avant le dîner lorsque le téléphone sonna. Le temps qu'elle passe un peignoir pour aller répondre dans sa chambre, Harry avait déjà décroché dans la cuisine.

— Résidence Harcourt, j'écoute? l'entendit-elle déclarer dans l'appareil.

Le récepteur collé contre l'oreille, elle se garda d'intervenir. Comment Harry allait-il gérer son correspondant? s'interrogeait-elle avec une pointe d'anxiété.

— Ici Olivia Stanton.

La mère de Dylan. Ashley esquissa une grimace. Olivia était présidente de l'association des parents d'élèves de l'école de William, et elle avait pour désagréable habitude de toujours s'occuper de ce qui ne la regardait pas. Son ton pincé indiquait qu'elle était sur le point de se plaindre.

— Bonsoir, madame Stanton, dit Harry avec son accent le plus anglais. Comment puis-je vous être utile?

Il y eut une courte pause.

— Qui êtes-vous ? demanda enfin Olivia.

— Je m'appelle Clifton, madame. Je suis le majordome de Mme Harcourt.

— Le majordome?

Le ton abasourdi d'Olivia était presque comique, et Ashley ne put s'empêcher de sourire.

— Vous avez bien dit majordome?

— C'est exact, madame Stanton.

— Qu'est-ce qu'Ashley Harcourt fait avec un majordome?

J'ignorais qu'elle avait les moyens de s'en payer un.

Ce ne fut qu'en entendant cette remarque désobligeante qu'Ashley se rendit compte des questions et des spéculations que la présence de Harry dans sa vie ne manquerait pas de susciter dans son entourage. Mais, reconnut-elle aussitôt, elle se moquait de ce que diraient ses voisins ou connaissances. La présence de Harry à son côté compensait largement les désagréments éventuels qui pourraient en résulter. Qu'ils disent ce qu'ils voulaient ! Elle garderait son majordome, quoi qu'il arrive.

— Je pense que Mme Harcourt sait apprécier mes services, répondit Harry sans se démonter.

— Eh bien, voilà qui est inhabituel...

— Peut-être cela va-t-il lancer une mode ? suggéra Harry. Après tout, Mme Harcourt dirige une agence de placement, n'est-ce pas ?

Ashley sourit. Bien envoyé !

— Y a-t-il un lien entre vous et la Rolls Royce qui se trouve impliquée dans cette scandaleuse affaire de photographies ?

— La Rolls Royce et moi allons de pair, en effet, madame Stanton, acquiesça Harry.

Il avait résolu le problème du logement du chauffeur en envoyant celui-ci habiter dans un motel tout proche. Cela permettait en outre à la voiture de ne pas passer la nuit dans la rue. Quand Ashley s'était inquiétée du coût de cet arrangement, il avait balayé ses inquiétudes d'un geste, lui répétant une nouvelle fois qu'elle ne serait en aucun cas tenue pour responsable des dépenses qu'il aurait engagées dans le cadre de sa mission auprès d'elle.

Mission dont Ashley avait au demeurant pu vérifier la vraisemblance, puisqu'il lui avait montré un arbre généalogique révélant clairement que la famille de Roger était originaire

d'Angleterre, et que William était le seul descendant de celui que Harry appelait le « Mouton Noir de Springfield Manor ».

— Savez-vous quel usage William a fait de votre voiture, cet après-midi ? s'enquit Olivia Stanton d'un ton pincé.

— Absolument.

— Savez-vous qu'il a demandé dix dollars à ses amis pour les prendre en photo ?

— D'après ce que j'ai compris, madame, rien ne les obligeait à acheter ces photographies. Si vous n'avez pas les moyens de...

— Je n'ai pas dit ça.

— Les garçons étaient très heureux de se faire photographier au volant d'une Rolls Royce, mais si vous ne voulez pas faire ce plaisir à Dylan...

— Je n'ai pas dit ça non plus !

— C'est une occasion unique, madame Stanton, et il ne faut pas minimiser l'importance qu'un tel événement peut avoir dans la vie d'un enfant de cet âge. Bien sûr, vous avez le droit de ne pas être d'accord. Je suis sûr que William acceptera de rayer Dylan de la liste de ses commandes...

— Je ne veux pas que Dylan soit rayé ! s'exclama Olivia, dépassée par la logique de son interlocuteur.

— Bien sûr que non, madame Stanton. Aucune mère ne voudrait voir son fils rater une occasion comme celle-là. Dois-je donc considérer la photo comme achetée ?

Ashley dut mettre sa main sur le récepteur de crainte qu'Olivia Stanton ne l'entendît pouffer.

— Euh... oui, acquiesça enfin Olivia.

— Parfait, madame Stanton. Aviez-vous un message pour Mme Harcourt ?

— Non.

— Dans ce cas, je vous remercie de votre appel. Bonsoir, madame Stanton.

Ashley entendit la correspondante raccrocher, vaincue par la politesse de Harry.

Il y avait fort à parier qu'Olivia était déjà en train d'appeler tout le voisinage, afin d'informer les autres parents d'élèves que Ashley Harcourt avait engagé un majordome, complété d'un chauffeur et d'une Rolls Royce. Nul doute que cela ajouterait une certaine crédibilité à sa réputation de femme d'affaires !

Par chance, Ashley savait que la plupart de ses amies réagiraient en souriant et en lui souhaitant bonne chance — tout en s'efforçant de dissimuler leur jalousie. En revanche, elle devait prévenir Harry d'éviter de mentionner devant quiconque ses liens avec Springfield Manor — cela ne regardait personne, et elle-même préférerait ne pas y penser. Pendant quelque temps, elle voulait se consacrer au plaisir de côtoyer Harry et de le voir régler ses problèmes comme par enchantement, ainsi qu'il le faisait merveilleusement depuis son arrivée.

Comme souvent en janvier, la chaleur accablante qui avait régné durant la journée semblait devoir persister dans la soirée. Ashley choisit de passer une robe légère en coton imprimé à bretelles très fines, qui mettait en valeur sa silhouette élancée et son décolleté avantageux sans pour autant lui donner un air apprêté. Puis, au lieu d'attacher ses cheveux en queue-de-cheval comme elle le faisait d'ordinaire pour le dîner, elle s'essaya à un chignon lâche retenu par une grosse barrette argentée, qui créait un style à la fois naturel et élégant. Satisfaite du résultat, elle vaporisa un rien de parfum sur son cou et ses poignets et enfila une paire de sandales blanches à

talons hauts, espérant que Harry la trouverait à son goût, ainsi vêtue.

L'escalier conduisait à la salle à manger, séparée de la cuisine par un large comptoir qui servait également de plan de travail. Tandis que Ashley descendait les marches, elle entendait William et Harry bavarder tout en préparant le dîner. Le jeune garçon submergeait son compagnon de questions sur les fantômes. Ashley sourit ; William était fasciné par le surnaturel.

Puis, comme elle apparaissait sur le palier, Ashley vit le regard de Harry se poser sur elle — et devina qu'il cessait d'écouter ce que lui disait son jeune compagnon. Il la dévisageait avec une sorte de fascination irréprouvable qui fit battre le cœur d'Ashley plus vite et amena un sourire radieux sur ses lèvres. Peut-être se faisait-elle des illusions, et Harry était-il simplement surpris de son changement d'apparence; mais elle se plaisait à penser que c'était bien une lueur d'intérêt, de désir même, qu'elle voyait briller dans ses grands yeux bleus. Quel bonheur de constater que l'attraction indéniable qu'elle éprouvait pour lui était partagée !

— Oh, salut, m'man! Tu arrives en plein milieu d'une super histoire ! s'exclama William, un peu frustré que l'apparition de sa mère eût interrompu son nouvel ami dans son récit.

— Je dois avant tout consacrer mon attention à ta maman, William, expliqua calmement Harry. Bonsoir, Ashley.

Ashley constata avec satisfaction qu'il s'était enfin résolu à tutoyer son fils et à l'appeler, elle, par son prénom. Même si le petit hochement de tête qui avait accompagné ce « bonsoir » eût pu passer pour excessivement formel, elle sentait qu'il fallait y voir un geste de complicité plus que de soumission, la promesse muette de maints plaisirs à venir.

— Bonsoir, Harry, répondit-elle avec un sourire sans réserves.

Il avait posé sa veste de costume sur le dossier d'une chaise et roulé ses manches de chemise jusqu'aux coudes. Ashley remarqua aussitôt que ses épaules étaient larges et puissantes, et ses avant-bras musclés. Cela l'étonna légèrement; elle s'était attendue à le trouver plus fluet, moins sportif — plus anglais, en quelque sorte. Décidément, elle avait encore bien des choses à apprendre sur cet homme étonnant !

Le téléphone sonna de nouveau, et William poussa un gros soupir à l'idée de devoir encore attendre pour connaître la suite du récit de Harry. Ce dernier alla décrocher le combiné mural.

— Résidence Harcourt?

Il écouta en silence le correspondant avant de répondre d'un ton compassé :

— Un instant, madame Stanton. Je vais aller voir si Mme Harcourt est disponible.

Il interrogea Ashley du regard.

— Sale commère, grommela William.

Sa mère lui fit les gros yeux. Cependant, si elle réprouvait le manque de respect de son fils pour la mère de son camarade, elle ne pouvait s'empêcher de partager son opinion. Le goût d'Olivia pour les ragots était connu de tous, et Ashley était la première à penser qu'elle était aussi malveillante que sotte. Néanmoins, elle estimait de son devoir, en tant que voisine et parente d'élève, de se montrer cordiale envers elle, aussi fit-elle signe à Harry qu'elle prendrait l'appel.

— Madame Stanton ? Ne quittez pas, je vous prie, je vous passe Mme Harcourt.

— Olivia? dit Ashley en s'efforçant d'adopter une voix aimable.

— Dix dollars, c'est beaucoup d'argent pour une photo, Ashley.
Olivia avait horreur de s'avouer vaincue. Déboutée par Harry, elle avait de toute évidence décidé de s'adresser à un autre adversaire. Mais Ashley avait appris une bonne leçon en écoutant leur conversation antérieure, et n'avait pas l'intention de s'en laisser compter.

— Tout dépend à combien tu estimes le bonheur de ton fils, observa-t-elle d'une voix suave.
Un sourire ravi se peignit sur les lèvres de Harry — approbation silencieuse qui la remplit de joie.

— Très bien. Dans ce cas, en effet, ce n'est pas cher payé, concéda Olivia.

La facilité avec laquelle elle acceptait de se rendre à ses arguments mit la puce à l'oreille d'Ashley. L'histoire de la photographie n'était visiblement qu'un prétexte qu'Olivia avait trouvé pour rappeler. Mais que voulait-elle? Essayer de soutirer à Ashley quelques informations sur son mystérieux majordome?

La jeune femme ne tarda pas à avoir la réponse à sa question.
— Ashley, je me demandais..., reprit Olivia d'une voix hésitante. Comme tu le sais, j'organise ma soirée annuelle pour tous les gens du voisinage samedi prochain...

« Première nouvelle », songea Ashley, à qui Olivia n'avait pas jugé bon d'envoyer une invitation.

— Je me demandais si tu accepterais de me prêter ton majordome et la Rolls Royce pour la soirée?

Olivia Stanton ne manquait pas de culot, il fallait le reconnaître. C'était d'ailleurs parfois une qualité : grâce à elle, il n'était pas rare que les ventes de charité de l'école connaissent un succès énorme, tant elle s'y entendait pour soutirer des prix fabuleux à des chefs

d'entreprises bluffées par son assurance et son bagout. Mais là, elle allait franchement trop loin !

— J'ai bien peur que tu te méprennes, Olivia. Clifton n'est ni un esclave, ni un aspirateur. Je ne peux en aucune façon te le « prêter », comme tu dis, sans son consentement. Etre majordome, c'est un métier — un métier difficile, et qui demande de nombreuses qualifications. Il faut avoir du savoir-faire, une présentation impeccable, et une réputation sans taches; un bon majordome doit inspirer une confiance absolue à son employeur. Il ne peut servir à droite et à gauche comme un vulgaire extra.

Tout en parlant, Ashley ne quittait pas Harry des yeux, et ce contact subtil avait tout d'un flirt délicieux, un jeu dont tous deux avaient conscience et auquel ils se livraient avec un bonheur exquis.

Ashley s'interrompit pour laisser le temps à son interlocutrice de digérer sa tirade, après quoi elle ajouta :

— Enfin, je lui poserai la question, si tu le souhaites.

— Ma foi, comme je dis toujours, ça ne fait pas de mal de demander, pas vrai ?

— Alors, excuse-moi un instant, Olivia, je vais lui en parler.

Ashley appuya sur la touche « secret » de l'appareil, empêchant ainsi sa correspondante d'entendre ce que Harry et elle se diraient.

— Vous êtes déjà très demandé! s'exclama-t-elle en riant. Olivia Stanton voudrait faire appel à vos services pour l'organisation d'une soirée samedi prochain.

— N'y allez pas! intervint William avec véhémence. Déjà qu'elle se prend pour une star...

— Cette fois, William, ça suffit! s'insurgea sa mère. Je ne tolérerai pas ce genre de remarques.

« Même si tu as parfaitement raison », ajouta-t-elle in petto.

— Il est de mon devoir de rester auprès de vous, décréta Harry d'un ton convaincu.

— Je suis bien d'accord, acquiesça Ashley, faussement sérieuse. Elle appuya de nouveau sur la touche « secret ».

— Olivia? Oui, pardonne-moi, mais comme je le craignais, un majordome ne se prête pas, c'est contraire à la déontologie de la profession. Il doit rester avec moi.

— Ah... Euh, oui, bien sûr. Mais peut-être seriez-vous contents de venir tous les deux... en tant qu'invités, bien entendu.

« Perverse, avec ça! » songea Ashley. Elle n'allait pas tomber dans le piège grossier que lui tendait Olivia. Se rendre à la soirée accompagnée de Harry reviendrait à avouer que celui-ci était bien plus pour elle qu'un simple majordome... Ashley n'avait pas l'intention de favoriser les commérages d'Olivia Stanton, non plus qu'elle ne souhaitait « partager » Harry avec tout le voisinage.

— Je suis sûre que Clifton s'assurera que j'arrive à temps à ta soirée, répliqua-t-elle avec assurance. Quand as-tu dit que cela commençait?

— A 8 heures.

— Magnifique! J'y serai. Merci infiniment de m'avoir invitée, Olivia, et à samedi !

Ashley s'empessa de raccrocher avant de se tourner vers Harry.

— Cela vous ennuerait-il de me conduire en voiture chez Olivia Stanton, samedi prochain? Cela lui donnera une bonne leçon, qu'en pensez-vous ?

Il sourit d'un air malicieux.

— Excellente idée !

— Génial! renchérit William, qui voyait dans la complicité évidente de sa mère et de Harry un très bon signe. Maman, est-ce qu'on

peut aller à Springfield Manor avec M. Clifton, s'il te plaît? s'empessa-t-il d'ajouter, profitant de la situation. Tu n'as qu'à dire oui, et il nous y emmènera. Il a promis qu'il ferait tout ce que tu lui demanderais.

Le sourire d'Ashley se figea et elle jeta à Harry un regard blessé. Comment avait-il pu parler de Springfield Manor à son fils derrière son dos ? C'était de la manipulation, et c'était indigne de lui.

Elle se tourna vers William, perché sur un tabouret devant le comptoir de la cuisine. Il avait hérité de son père ses yeux bleus, ses épaules carrées et sa capacité à exceller dans tous les sports, mais ses cheveux blonds et son honnêteté foncière lui venaient de sa mère. Même s'il était rusé et ne ratait jamais l'occasion de faire une bonne affaire, il ne lui serait jamais venu à l'idée de tricher à un jeu ou de chercher à arnaquer ses amis, qui d'ailleurs étaient fort nombreux. Ashley aimait son fils tel qu'il était, et à l'idée qu'il pût être récupéré par la famille Harcourt et transformé en un aristocrate froid et méprisant lui faisait horreur.

— Pourquoi veux-tu te rendre à Springfield Manor, William? s'enquit-elle.

— Pour aller à la chasse aux fantômes avec M. Clifton, répondit l'enfant sans hésiter, les yeux brillants d'excitation. Après ça, je serai le seul garçon de toute la rue à avoir vu un vrai fantôme !

Ashley réprima un soupir de soulagement : William n'avait visiblement pas entendu parler de cette histoire d'héritage. Sans doute calculait-il déjà la somme qu'il exigerait de ses petits camarades pour leur raconter en détail l'apparition d'un véritable spectre, anglais de surcroît !

Elle jeta un coup d'œil perplexe à Harry. Essayait-il de séduire William par des moyens détournés ?

— Y a-t-il vraiment des fantômes à Springfield Manor, Harry? demanda-t-elle.

— Oh, plein! répondit-il avec sérénité. C'est lors d'un séjour à Springfield Manor que Shakespeare a eu l'idée d'introduire dans Hamlet le fantôme du père du prince, et Dickens lui-même disait y avoir trouvé l'inspiration pour son fameux conte de Noël, vous savez, celui avec les trois fantômes?

Ashley fronça les sourcils d'un air sceptique.

— Vous me faites marcher ! protesta-t-elle.

— Ferais-je une chose pareille? s'insurgea Harry, l'air vaguement vexé.

— Probablement. Pour arriver à vos fins.

— Pas du tout. Vous devez garder à la mémoire que les nuits d'hiver à Springfield Manor sont très longues et très froides. Nous passons beaucoup de temps autour du feu à échanger des histoires...

William semblait fasciné. Quant à Ashley, elle ne savait que croire. Harry avait l'air si sûr de lui qu'elle aurait volontiers estimé qu'il disait la vérité si elle n'avait pas eu l'occasion de constater, en l'entendant parler à Gordon Payne et Olivia Stanton, qu'il était capable de proférer des mensonges éhontés avec le même aplomb.

— Vous n'avez donc pas la télévision, à Springfield Manor? demanda-t-elle.

— Si, il y a même plusieurs postes, mais ils sont rarement utilisés. Non seulement nos histoires sont généralement bien plus intéressantes que celles que l'on voit à la télévision, mais de plus nous croyons fermement que le dialogue est un ciment essentiel, dans une famille.

C'était là un principe très sain, admit Ashley. Si Harry disait vrai...

Harry était presque trop parfait pour être honnête. Tout cela n'était-il qu'une mascarade pour arriver à ses fins? Lui-même avait admis ne pas tolérer l'échec... Elle ne devait pas l'oublier. De même, il fallait qu'elle se méfie de l'intérêt sensuel qu'il semblait lui porter. N'essayait-il pas de la séduire dans l'espoir qu'elle ne puisse supporter l'idée de le voir partir, et accepte de le suivre en Angleterre, le moment venu?

— Quand est-ce que vous allez terminer l'histoire du fantôme de la grange? s'enquit William.

— Je pense que, pour ce soir, nous devrions oublier un peu Springfield Manor, intervint Ashley en regardant Harry droit dans les yeux. Après tout, mon cœur, M. Cliffton vient pour la première fois en Australie, et peut-être serait-il content que ce soit toi qui lui parles de ton pays, et qui lui donnes envie de mieux le connaître, non?

— Oh, mais, maman, c'était hyper intéressant! gémit le garçonnet.

— Nous en reparlerons une autre fois, William, proposa Harry, conciliant. Ta maman a raison: je serais ravi de t'entendre me parler de l'Australie. Votre pays me fascine depuis très longtemps.

Il semblait sincère. Tout dans son visage et son attitude respirait l'honnêteté... Ashley décida de lui octroyer le bénéfice du doute.

Il avait précisé qu'il resterait jusqu'à ce que sa mission soit accomplie. Voilà qui laissait bien assez de temps à la jeune femme pour en découvrir davantage sur ce majordome aux allures d'homme idéal...

Chapitre 6

Harry insista pour servir le repas, composé d'un assortiment de crudités, d'une omelette aux champignons et de fraises à la crème. Cependant, Ashley lui demanda de dîner avec eux, ce qu'il accepta de bonne grâce.

Ce fut une soirée merveilleuse. Ashley n'avait rien d'autre à faire que de profiter de la compagnie de Harry. Tout en écoutant d'un air passionné la jeune femme lui raconter sa vie et en posant mille questions, preuve qu'il s'intéressait réellement à ce qu'elle lui disait, Harry débarrassa la table, mit la vaisselle dans le lave-vaisselle, rangea la cuisine, fit et servit le café, alla mettre William — fou de joie — au lit... Bref il s'acquitta de toutes les tâches d'un parfait majordome, d'une gouvernante, d'une cuisinière et d'un père attentionné, sans cesser de donner à Ashley l'impression qu'elle était la personne la plus importante au monde.

Jamais encore elle n'avait été aussi choyée; jamais personne ne s'était occupé d'elle de cette façon. Harry semblait deviner ses besoins, ses moindres désirs ; et on eût dit que, pour lui, rien n'était plus merveilleux que de pouvoir la gâter, la combler. Ashley se sentait aussi légère et aussi gaie que si elle avait bu une bouteille de Champagne.

William n'avait pas été négligé non plus. Harry lui avait promis de l'emmener assister à un match de cricket entre l'Angleterre et l'Australie — à condition, bien sûr, qu'Ashley accepte de se passer de son majordome pendant une journée... Elle avait acquiescé, ravie de voir son fils sauter de joie à la perspective de passer toute une journée au stade avec son nouvel ami.

Plus le temps passait, et plus Ashley sentait qu'elle pourrait être très heureuse avec Harry Clifton. C'était un homme qui aimait donner, qui savait écouter, qui n'avait pas besoin de rabaisser ses interlocuteurs pour se sentir supérieur à eux. Il était si différent de Roger que la jeune femme n'arrivait pas à croire à sa chance. Pourrait-elle le convaincre de renoncer à son existence à Springfield Manor? se demandait-elle. Il avait promis de rester « aussi longtemps qu'il le faudrait ». Ashley se raccrochait avec délectation à cette idée. Ainsi, elle était sûre de disposer du temps nécessaire pour apprendre à le connaître, pour le séduire et lui donner envie de rester près d'elle...

Tandis que Harry couchait William, elle sortit sous la véranda. La nuit était douce, presque chaude, et des milliers d'étoiles brillaient dans le ciel, que l'on apercevait entre les branches du grand eucalyptus du jardin. Une lune aux trois quarts pleine permettait d'apercevoir, au loin, les douces ondulations irisées de l'océan dans la baie. La maison n'était qu'à quelques kilomètres de la plage, et parfois, lorsque la brise soufflait du large, on entendait le bruit des vagues depuis le jardin.

C'était une nuit infiniment romantique, et Ashley ressentait un besoin quasi douloureux de tendresse, de contact physique. Depuis l'époque de sa rencontre avec Roger, de nombreuses années s'étaient écoulées, et elle avait presque oublié ce bonheur sensuel qui vient avec les premiers élans du cœur, ces délicieux moments d'incertitude qui sont déjà de la passion mais n'osent pas encore se parer d'un nom.

Harry ressentait-il la même chose ? se demandait-elle. Toutes ses attentions témoignaient-elles d'un intérêt réel, qui excédait les exigences de sa mission?

La baie vitrée donnant sur la salle à manger s'ouvrit sans bruit.

— Puis-je vous apporter quelque chose, Ashley? Un cocktail bien frais, peut-être ?

En entendant la voix douce, prévenante de Harry, Ashley sentit les battements de son cœur s'accélérer. Elle se tourna à demi et lui sourit.

— Non, merci. Je prenais juste un peu l'air avant de monter me coucher.

— Puis-je me joindre à vous ?

— Avec plaisir.

Il avait retiré son gilet et sa cravate. Sa chemise blanche, au col déboutonné, parut presque bleutée sous la lune lorsqu'il rejoignit Ashley près de la balustrade. Une fois à son côté, il leva les yeux vers le ciel.

— Où est la Croix du Sud ? demanda-t-il.

— Là, regardez, répondit Ashley d'une voix rauque qu'elle eut du mal à reconnaître.

La présence de cet homme extraordinairement séduisant la troublait plus qu'elle n'aurait pu le dire. Peu lui importaient soudain la mission de Harry, son rôle de majordome, ou la façon loufoque dont il était entré dans sa vie. C'était l'homme qui l'intéressait, en cet instant — l'homme qu'elle désirait passionnément.

— C'est donc cela qui guidait le capitaine Cook, murmura-t-il. JJ est vrai qu'on la reconnaît aisément.

— Les navigateurs polynésiens, portugais et français se repéraient grâce à elle bien avant, souligna Ashley, un peu agacée de le voir faire une nouvelle fois référence à l'histoire anglaise.

Elle repensa à l'arbre généalogique qu'il lui avait montré, et qui rattachait la famille de Roger à l'Angleterre. Un élan de ressentiment

la poussa à demander :

— Si tout est si parfait que ça, à Springfield Manor, pourquoi l'arrière-grand-père de Roger a-t-il dû s'exiler? Et pourquoi parlez-vous de lui comme du « mouton noir » de la famille ?

Un sourire taquin effleura les lèvres de Harry.

— Parce qu'il avait déshonoré la famille en se vantant publiquement d'avoir cocufié un duc.

— Et bien sûr, pour les Anglais, l'Australie était une poubelle qui leur permettait de se débarrasser des indésirables sans plus s'en préoccuper!

Leurs regards se croisèrent; il n'y avait plus aucune trace de moquerie dans celui de Harry.

— C'était aussi une terre pleine de ressources, qui leur offrait une chance de recommencer de zéro.

— En effet, reconnut Ashley.

« Même si certaines personnes n'ont jamais réussi à regarder de l'avant et ont préféré se rattacher au passé, aux souvenirs et aux regrets, comme la mère de Roger », ajouta-t-elle intérieurement.

— William est un Australien de la cinquième génération, et moi de la sixième, reprit-elle, espérant lui faire sentir à quel point ils avaient là leurs racines.

Il lui sourit.

— Ce que j'admire, chez les Australiens, c'est l'impression qu'ils donnent que, pour eux, tout est possible.

— N'avez-vous jamais pensé, vous, que vous pouviez aspirer à autre chose qu'à ce que vous avez toujours connu?

— Je commence à y songer, en effet.

Une vague d'espoir envahit le cœur d'Ashley.

— Promettez-moi de ne pas révéler à William qu'il est l'héritier de

Springfield Manor.

— Je n'en avais nullement l'intention.

— Vous comprenez, les circonstances peuvent changer...

— En effet, acquiesça-t-il sans la moindre hésitation, renforçant encore l'espoir d'Ashley. Mais quoi qu'il arrive, je tenais à vous dire, Ashley, que William est un garçon vraiment bien, et qu'il est clair que c'est grâce à vous.

— Merci, répondit-elle, aux anges. Il vous aime beaucoup.

Alors qu'elle parlait, elle sentit le regard de Harry se poser sur sa bouche. Aussitôt, l'atmosphère jusque-là bon enfant se chargea de tension, et un petit frisson d'excitation parcourut la jeune femme. « Il a envie de m'embrasser », songea-t-elle, le cœur battant à tout rompre.

Mais Harry ne bougea pas. Son immobilité trahissait sa volonté de fer, une retenue héroïque. Devoir et discipline bridèrent son désir, comprit Ashley, et cela en soi était excitant — cette lutte qui faisait rage en lui et dont l'issue était encore incertaine.

Il détacha son regard de ses lèvres — à contrecœur, visiblement. Lorsqu'il croisa le sien, elle ne lut plus rien d'impersonnel dans ses yeux, qui s'étaient brusquement assombris. Elle eut même le sentiment qu'il cherchait à sonder son âme ; et quand il prit la parole, elle se raidit, consciente que ce qui se passait entre eux impliquait bien plus qu'une simple attirance sensuelle.

— Qu'est-ce qui n'allait pas, avec Roger, Ashley ?

Sous le choc, la jeune femme ne répondit pas tout de suite. Comment savait-il ? Jamais elle n'avait révélé à quiconque l'enfer qu'avait été son mariage. Même à l'époque, sa fierté lui imposait de garder l'apparence d'une femme épanouie ; elle n'avait pas parlé de ses problèmes à ses parents, ni à aucun de ses amis. A la mort de

Roger et de sa mère, elle s'était efforcée de dissimuler le soulagement coupable qu'elle éprouvait et avait accepté sans rien dire les condoléances de ses proches avant de refermer la porte de son cœur sur cette expérience douloureuse.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que quelque chose n'allait pas? biaisa-t-elle, sans se rendre compte du ton défensif de sa voix.

— Ce que les gens taisent vous révèle souvent bien plus de choses sur eux que ce qu'ils disent, observa Harry. Vous m'avez raconté beaucoup de choses sur votre vie. Roger Harcourt était votre mari, le père de votre fils; pourtant, vous ne l'avez pas évoqué une seule fois.

— Roger est mort il y a six ans. J'ai passé une bien plus grande partie de ma vie adulte sans lui qu'avec lui.

— Les jours heureux nous laissent généralement des souvenirs émus...

Il haussa les épaules et esquissa un petit sourire d'excuse.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas être indiscret. Si c'est un sujet sensible... Peut-être vous manque-t-il tant que vous souffrez encore d'en parler.

— Non. Il ne me manque pas du tout, avoua-t-elle tout à trac, refusant de laisser Harry s'imaginer qu'elle souffrait encore de la perte de son époux. En réalité, si Roger avait vécu, nous aurions divorcé.

— Pourquoi?

— Je suppose que j'ai un jour cessé d'être béate d'admiration devant lui... J'avais dix-neuf ans quand je l'ai épousé.

Elle eut un sourire amer.

— Dommage que vous n'étiez pas à la recherche d'un héritier, à l'époque : Roger aurait sauté sur l'occasion ! Même ici, il se

comportait déjà comme un seigneur sur ses terres...

— Avec vous aussi? Ashley hocha la tête.

— Oh, bien sûr, pendant un certain temps, je ne m'en suis pas vraiment aperçue : j'étais subjuguée par sa force, son côté sportif, volontaire... Je ne me rendais pas compte qu'il attendait de moi une soumission absolue.

— Craignez-vous que la même chose se reproduise, si vous venez en Angleterre?

— Je ne le crains pas, parce que je ne l'accepterais pas.

— Ce ne serait pas le cas de toute façon, assura-t-il.

Elle ne répondit pas.

— Je suis désolé que vous ayez vécu cette expérience difficile avec Roger, Ashley, reprit Harry d'une voix sincère. J'espère que vous ne jugez pas tous les hommes négativement à cause de cela.

— Si c'était le cas, je ne vous aurais pas permis de rester ici, fit-elle valoir.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle se sentit rougir. Ne venait-elle pas de lui avouer littéralement que c'était l'homme — l'homme qu'elle jugeait tout sauf négativement — qu'elle avait accueilli sous son toit, et non le majordome?

Malgré cela, il ne fit pas un geste, et Ashley repensa à cette femme, qu'il avait dit avoir aimée et qu'il avait perdue. Chérissait-il son souvenir au point de ne pouvoir envisager une relation avec une autre ?

Troublée, elle laissa son regard se perdre à l'horizon.

— Comment s'appelait-elle... cette fiancée dont vous m'avez parlé, Harry?

Le silence qui suivit indiquait clairement qu'elle touchait à un domaine très sensible. Trop, peut-être ? Elle se souvint de

l'expression qu'il avait utilisée en parlant de Roger et elle : « Peut-être vous manque-t-il tant que vous souffrez encore d'en parler. »

Etait-ce l'expérience qui lui avait dicté ces mots?

— Pénélope, dit-il enfin d'une voix douce, chantante, mélancolique qui serra le cœur d'Ashley.

— Et quand est-elle...

Elle hésita, craignant de paraître brutale.

— Pénélope est morte d'une leucémie il y a trois ans, précisa-t-il d'un ton monocorde.

Ashley ferma les yeux. Quelle horreur! Une mort subite était déjà terrible ; une longue maladie devait être cauchemardesque de bout en bout. Et ensuite... comment' oublier?

— Ce fut sans doute une épreuve terrible, remarqua-t-elle avec douceur, sa compassion naturelle prenant le pas sur la jalousie qu'elle ne pouvait s'empêcher de ressentir. Je suis désolée. Pour vous deux.

Il ne répondit pas; Ashley avait douloureusement conscience de l'avoir projeté dans le passé. Elle sentait désormais une distance immense se creuser entre eux. Elle attendit, bien qu'une partie d'elle-même lui soufflât de s'en aller, de le laisser à ses souvenirs. D'une certaine manière, le fait de rester à son côté en cet instant semblait un moyen de lui témoigner son respect.

— Non, ce n'était pas éprouvant, objecta-t-ii enfin d'une voix posée. Une fois le choc du diagnostic passé, Pénélope a décidé que cela ne devait pas être éprouvant, précisément. Elle faisait de chaque jour une véritable célébration de la vie ; elle trouvait de la joie, de la beauté et du bonheur dans chaque chose. Parfois, les traitements qu'elle subissait la rendaient vraiment malade, mais elle supportait tout avec une telle force...

Il secoua la tête.

— Je l'ai plus mal vécu qu'elle, reconnut-il. Je détestais le sentiment d'impuissance qui était le mien.

— Je suis sûre que vous avez fait tout ce que vous pouviez, Harry. Ashley était sincère. Elle ne doutait pas qu'il se fût montré exemplaire dans de tels moments, fort, attentif, tendre... Tout en sachant à chaque instant que, tôt ou tard, la mort finirait par triompher.

— Son départ a dû laisser un vide immense dans votre vie.

— Elle faisait du monde un endroit plus beau, affirma-t-il sobrement.

Comment lutter contre cela ?

— Alors, vous avez eu beaucoup de chance, murmura Ashley, le cœur déchiré par l'envie. Tout le monde n'a pas l'occasion d'aimer et d'être aimé aussi intensément. Même si cela n'a pas duré très longtemps, vous pouvez être fier de l'avoir connu.

Cette remarque parut tirer brutalement Harry de sa rêverie. Il la regarda avec attention.

— Votre Pénélope a su ensoleiller une partie de votre vie, Harry, insista Ashley. Peut-être cela rend-il sa disparition plus difficile encore à admettre mais, au moins, vous ne vivez pas en songeant que vous avez raté ce que la vie peut offrir de plus beau : un amour réel, sincère et partagé.

— Ashley...

Il tendit la main vers elle, prêt à la toucher. Il y avait quelque chose dans ses yeux... de la pitié? de l'angoisse? Instinctivement, la jeune femme battit en retraite.

— Je crois que je vais monter me coucher, je suis fatiguée à présent. Bonne nuit, Harry. Et merci pour cette belle soirée,

conclut-elle.

Elle se dirigea d'un pas vif vers la baie vitrée en évitant soigneusement de le toucher.

Sans qu'elle sût comment, il atteignit la porte coulissante avant elle et la lui ouvrit. Elle hocha la tête en signe de remerciement et entra dans la salle à manger ; il la suivit, et elle entendit la porte-fenêtre se refermer derrière lui. Rapidement, elle s'approcha de l'escalier, les yeux brouillés de larmes au souvenir de son bonheur, de sa légèreté lorsque, quelques heures plus tôt, elle avait descendu ces mêmes marches à la rencontre de Harry.

Ce n'était pas juste ! Quel espoir lui restait-il, face à un fantôme représentant un idéal de perfection ?

Elle se hâta de monter à l'étage, espérant que Harry resterait en bas et lui laisserait le temps de s'enfermer dans l'intimité de sa chambre avant de monter se coucher à son tour. Elle l'entendit se diriger vers l'escalier mais, par chance, il s'immobilisa au pied des marches.

— Bonne nuit, Ashley, dit-il d'une voix douce dans son dos.

Elle ne s'arrêta pas, ne se retourna pas ; elle lui avait déjà souhaité une bonne nuit.

« Demain est un autre jour », songea-t-elle en chassant d'un revers de main rageur les larmes qui perlaient à ses paupières. Et puis, elle avait au moins un avantage sur le fantôme de Pénélope : elle était vivante...

Et elle savait qu'elle ne laissait pas Harry indifférent.

Chapitre 7

William se leva tôt, le lendemain matin.

Comme beaucoup de garçons de son âge, il avait l'esprit curieux. Dans la mesure où la chambre de M. Clifton était adjacente à la sienne, il n'eut aucun mal à faire assez de bruit pour réveiller le nouveau membre de la maisonnée sans risquer de déranger sa mère. En effet, il estimait qu'il tirerait plus aisément les vers du nez à M. Clifton s'ils étaient en tête à tête. Sa mère avait une fâcheuse tendance à dériver vers des histoires d'adultes; William, lui, voulait des faits.

Sans savoir pourquoi, Harry s'éveilla avant que son réveil de voyage ne sonne. Il se réjouit de cette possibilité de se lever tôt : il avait mille choses à faire, aujourd'hui.

La veille au soir, il avait malgré lui évoqué des sentiments qui avaient peiné Ashley, et elle s'était refermée sur elle-même. Cela n'avait pas été son intention, même s'il ne regrettait absolument pas leur conversation.

En se montrant aussi directe vis-à-vis de lui, Ashley lui avait ouvert les yeux. Oui, il avait bel et bien eu de la chance d'avoir aimé une femme comme Pénélope. A présent, une nouvelle question se posait : pouvait-il — devait-il? — faire en sorte qu'Ashley, à son tour, se sente chanceuse de l'aimer?

Sur une impulsion, il s'était embarqué dans un petit jeu léger qui promettait de présenter un défi amusant, une lutte stimulante entre deux volontés, deux cerveaux... et deux corps visiblement attirés l'un par l'autre. Comme George le lui reprochait si souvent, il s'était

jeté à corps perdu dans l'aventure sans se soucier des conséquences éventuelles. A présent, il se rendait compte qu'il avait pris de gros risques.

Il devait faire attention à ne pas blesser Ashley. Roger Harcourt lui avait fait beaucoup de mal ; Harry ne voulait pas à son tour la faire souffrir et la décevoir. Il l'aimait beaucoup, vraiment. Elle avait du courage, et prenait sa vie en main sans jamais se plaindre. C'était là une qualité qu'il savait rare. Il serait cruel de sa part de bouleverser l'existence que cette admirable jeune femme s'était forgée.

Cependant, Harry n'avait pas la moindre envie de sortir de la vie d'Ashley. Pas encore, en tout cas.

Le mensonge inconsidéré qu'il lui avait fait le gênait. Tout en se lavant et en s'habillant, il se demandait s'il ne devrait pas avouer la vérité à Ashley. Mais comment réagirait-elle ?

Il entendit William descendre au rez-de-chaussée et l'imita.

— Bonjour, William ! lança-t-il en souriant devant l'énorme bol de céréales que s'était servi le garçonnet. Vers quelle heure ta maman se réveille-t-elle, d'ordinaire ?

— Bonjour, m'sieur Clifton ! Maman met toujours son réveil à 7 heures.

Harry jeta un coup d'oeil à sa montre : il avait vingt minutes devant lui.

— Sais-tu si elle prend du café ou du thé, en se levant ?

— Du café.

William reposa sa cuillère, décidé à rentrer sans plus attendre dans le vif du sujet.

— Allez-vous devenir mon oncle ? s'enquit-il avec le plus grand sérieux.

— Ma foi, William, c'est là une relation familiale très proche. J'ai

peur de ne pas avoir les qualifications requises, répondit Harry, pince-sans-rire.

William leva les yeux au ciel.

— Je ne parle pas de ce genre d'oncle ! Je sais bien que je n'en ai pas, de ceux-là — à moins de compter les beaux-oncles.

Devant l'air surpris de Harry, il s'expliqua :

— Les parents de maman ont divorcé et épousé d'autres gens qui avaient aussi des enfants, mais on ne les voit quasiment jamais. Et mon papa était fils unique. Non, je ne parlais pas de vrais oncles.

Il regarda Harry d'un air entendu, certain que son interlocuteur comprenait à présent ce qu'il avait voulu dire.

De fait, Harry avait bien une petite idée de ce dont il était question, et cela ne lui plaisait pas du tout. La perspective d'ajouter son nom à une longue liste d'amants de passage venus partager quelque temps la vie d'Ashley lui était même franchement odieuse...

Allons, se dit-il, pourquoi allait-il s'imaginer une chose pareille ? Il avait longuement discuté avec Ashley, et celle-ci ne lui avait pas donné l'impression d'être une femme légère collectionnant les liaisons.

— De quel genre d'oncles parles-tu exactement, William ? demanda-t-il pour en avoir le cœur net.

William soupira, visiblement atterré d'être confronté à un esprit aussi obtus.

— Certains des copains de l'école n'habitent pas avec leur père. D'autres messieurs emménagent chez eux et vivent avec leur maman. En général, quand ils parlent d'eux, mes copains les appellent « mon oncle ». Rodney Bixell a eu trois oncles différents, et il s'en est bien tiré : le premier lui a offert un VTT, le deuxième un ordinateur, et le troisième un trampoline.

Rodney avait de toute évidence un sens des affaires aussi développé que son camarade.

— Maman ne veut pas que j'aie un vélo avant mes dix ans parce qu'elle dit que nous habitons sur une colline et que c'est dangereux, continua William sans dissimuler son exaspération devant le manque de jugement de sa mère. Peut-être pourriez-vous essayer de la faire changer d'avis? ajouta-t-il d'un ton plein d'espoir. Je suis sûr que vous arriveriez à convaincre maman de faire n'importe quoi.

Harry en doutait, mais il aurait bien aimé que le garçonnet eût raison...

— Et toi, as-tu déjà eu des oncles? s'enquit-il d'un ton faussement détaché.

— Non, soupira William, pas de chance de ce côté-là. C'est pour ça que j'ai pas de vélo ! Maman ne sort jamais avec personne. Mais je me dis que si elle vous a laissé vous installer ici, ça doit bien vouloir dire quelque chose.

— Pas de petit ami du tout, vraiment? William esquissa une grimace comique.

— Non, rien que des vieilles copines ennuyeuses qui ne me donnent jamais rien.

Harry réfléchit un moment. Il était rassuré de savoir qu'Ashley n'était pas de ces femmes qui changent d'amants comme de chemise. D'un autre côté, une telle abstinence l'inquiétait un peu. N'indiquait-elle pas que le traumatisme qu'elle avait subi auprès de Roger était extrêmement profond?

Cela rendait l'accueil qu'elle lui avait fait la veille fort intrigant. Et très flatteur, il fallait le reconnaître !

Mais cela donnait aussi à Harry un sens aigu de ses responsabilités. Il ne pensait pas qu'Ashley apprécierait d'apprendre qu'il s'était joué

d'elle — même si cela ne partait pas d'un mauvais sentiment.

— Vraiment, vous êtes un gros progrès, m'sieur Clifton, affirma William avec un sourire d'encouragement. Aucune des copines de maman n'aurait l'idée de m'emmener voir un match de cricket.

— Eh bien, il se trouve que j'aime beaucoup le cricket moi-même, dit Harry.

Il se sentait de plus en plus honteux de ses mensonges. Cela faisait plus d'une semaine que George lui avait réservé un box privé pour assister à toutes les rencontres internationales susceptibles de l'intéresser...

— Au fait, c'était super, la façon dont vous avez attrapé la balle, hier, reprit William, admiratif. Vous avez sauvé le pare-brise de cette voiture — et vous m'avez épargné un bon savon! Maman m'aurait écharpé, si j'avais fait exploser la vitre de M. Payne. Vous savez comment sont les femmes, ajouta-t-il en baissant la voix d'un air complice. Elles se moquent du sport, il n'y a que les détails matériels qui comptent, pour elles.

Un profond soupir vint ponctuer cette observation.

— Vraiment, cela ne me dérangerait pas du tout de vous avoir pour oncle, insista-t-il une nouvelle fois.

Ashley envisageait-elle elle aussi cette possibilité? se demanda Harry. Ou bien le fait qu'il fût majordome — ou qu'elle le crût tel — le rangeait-il à ses yeux dans une catégorie spéciale, asexuée et rassurante, qui lui permettait de conserver le contrôle de ce qui se passait entre eux? Le mettrait-elle à la porte sur-le-champ s'il révélait la vérité? Il le craignait fort, en dépit de leur indéniable attirance mutuelle.

— Merci, William, mais je suis ici en tant que majordome, pas en tant qu'oncle, souligna-t-il avec fermeté. Et je pense que ta maman

serait très contrariée que tu parles de moi comme d'un « oncle ». Les gens pourraient s'imaginer des choses fausses.

— Oh!

La déception qui s'était peinte sur le visage de William était presque comique. Il réfléchit quelques secondes avant de demander d'un ton plein d'espoir :

— Mais vous allez rester avec nous quelque temps, hein? Je veux dire, il va y avoir le cricket, et puis la soirée de Mme Stanton... Et puis, j'ai vraiment besoin que vous preniez mon parti sur quelques sujets, comme hier à propos des photos. Maman a parfois tendance à faire des histoires... Pas comme Mme Stanton, mais vous savez? Elle s'inquiète de petites choses vraiment pas graves.

Harry sourit d'un air entendu.

— Les bons parents sont toujours comme ça, William. Tu as beaucoup de chance d'avoir une maman qui s'inquiète tant de ton bien-être.

— Peut-être, mais parfois, ça va carrément trop loin, grommela l'enfant.

— William, j'ai beaucoup de respect pour ta mère, commenta Harry d'un ton désapprouvateur. Ce qu'elle a réussi à accomplir sans l'aide de personne est admirable. Cela n'a pas dû être facile pour elle d'être une jeune veuve avec un enfant.

— J'étais là pour l'aider! s'insurgea William.

— Bien sûr, acquiesça Harry en souriant. Comment ai-je pu l'oublier?

— Cela dit, c'est vrai qu'elle aurait bien besoin d'être aidée davantage. Vous feriez bien de rester aussi longtemps que possible, affirma l'enfant. Et puis, j'ai besoin de vous pour Waterloo... Pour que je puisse faire Napoléon, il me faut des ennemis.

— Ne préférerais-tu pas être le duc de Wellington ? s'étonna Harry, qui imaginait mal l'enfant choisir de son plein gré le rôle du perdant dans une bataille, quelle qu'elle fût.

Un sourire de pure malice étira les lèvres de William.

— Je pensais que ça vous ferait plaisir de faire Wellington, m'sieur Clifton, puisque vous êtes anglais et tout.

William avait, c'était clair, un véritable talent pour mettre ses interlocuteurs dans sa poche. Harry rit de bon cœur.

— C'est à ta mère de décider si je dois rester ou partir, dit-il. En attendant, je vais lui monter son café, afin qu'elle voie quel bon majordome je suis.

Ravi, William hocha vigoureusement la tête.

— Je fais pareil quand je dois obtenir quelque chose, surtout quand c'est un truc un peu problématique.

Problématique : le mot était bien choisi, songea Harry tout en disposant le service à café sur un plateau.

Comme William l'avait fait remarquer, il s'était engagé à l'emmener assister au match de cricket, et il avait promis à sa mère de la conduire à la soirée de Mme Stanton le samedi suivant. Il ne pouvait les laisser tomber ni l'un ni l'autre; aussi se devait-il de continuer à jouer le rôle qu'il s'était alloué.

Et puis, une confession aurait peut-être allégé sa conscience, mais il ne doutait pas qu'Ashley le mettrait dehors sans lui laisser le temps de protester si elle apprenait la supercherie dont elle avait été victime. Ce qui n'arrangerait ni les affaires de George — lequel n'avait toujours pas d'héritier pour Springfield Manor — ni celles de Harry lui-même, qui s'était promis d'apprendre à mieux connaître son hôtesse !

Avant de monter son plateau à Ashley, il sortit couper une rose

dans le jardin et la posa près de son assiette, espérant que la jeune femme apprécierait cette petite touche romantique.

Il entendit le réveil se mettre en marche alors qu'il s'approchait de la porte de la chambre et attendit qu'elle l'eût éteint pour frapper.

— Oui ? demanda une voix ensommeillée.

— C'est Harry avec votre café.

— Oh ! Une seconde...

Il entendit un bruit de tissu arrangé à la hâte et sourit en imaginant Ashley remettre de l'ordre dans sa tenue.

— Entrez!

Il poussa la porte et pénétra dans la pièce.

— Bonjour, Ashley.

La dernière syllabe faillit s'étrangler dans sa gorge. Elle était assise dans le lit, le dos calé par deux oreillers. Le drap remonté jusqu'à ses épaules, s'il dissimulait ses seins, révélait les deux fines bretelles d'une nuisette de satin brodée de dentelle. L'or pâle de ses cheveux tombait en mèches folles de part et d'autre de son visage vierge de tout maquillage, et venait caresser la peau hâlée de ses bras. Frappé de plein fouet par une vague de désir irrépressible, Harry s'empressa de poser le plateau sur la table de nuit et s'approcha de la fenêtre, dont il tira les rideaux.

Ce faisant, il réfléchissait à toute vitesse. Il était criminel de trahir une telle femme de quelque manière que ce fût ; et pourtant, il était prisonnier de son propre scénario. Il ne voulait pas qu'elle le rejette. Il n'avait qu'une envie : celle de la prendre dans ses bras et de la rassurer, de lui répéter qu'elle était en sécurité auprès de lui. Il voulait embrasser ses lèvres pleines et tremblantes, il voulait la remplir de bonheur et de plaisir et lui faire oublier toutes ses souffrances, toutes ses années de chagrin, de solitude et de doute. Il

voulait lui donner tout ce que Pénélope lui avait offert, à lui.

S'efforçant de se ressaisir, il reprit le plateau et l'installa sur les genoux de la jeune femme.

— William m'a dit que vous preniez du café, le matin. Avez-vous bien dormi?

— Oui, merci. Et vous ? La chambre ne vous a pas paru trop inconfortable?

— Au contraire.

Il lui versa une tasse de café avec dextérité, heureux de pouvoir s'occuper les mains. Il eût été si tentant de tendre les doigts et d'effleurer ses longues mèches soyeuses ! Par chance, la forte odeur du café masquait un peu le parfum chaud, merveilleusement féminin qu'elle portait et qu'il avait déjà remarqué la veille.

— Pour le petit déjeuner, prendrez-vous du bacon, des œufs et des toasts ?

— Je me contente généralement d'un bol de muesli, mais n'hésitez pas à vous servir dans le réfrigérateur. Faites-vous ce que vous avez l'habitude de manger.

— Il est tout aussi simple de cuisiner pour deux, souligna-t-il. Optez-vous pour le muesli par conviction diététique, ou parce que vous rechignez à préparer les œufs et à faire la vaisselle ensuite ?

Ashley sourit.

— Un peu des deux, reconnut-elle.

— Alors, laissez-moi vous faire plaisir. Je suis là pour vous servir, Ashley, et je veux que vous en profitiez sans arrière-pensées.

— Dans ce cas, alors, j'imagine que je peux bien, une fois dans ma vie...

— Pourquoi une fois ? Si vous acceptiez de venir vous installer à Springfield Manor, vous vivriez ainsi tous les jours !

Elle haussa les épaules.

— Et que ferais-je de mes journées, là-bas ? A part me faire servir, bien sûr, ajouta-t-elle avec un sourire taquin.

— La même chose qu'ici : vous vous intéresseriez à la vie des gens, à leurs occupations, vous vous efforceriez de les aider de votre mieux.

— Mais je serais une étrangère, pour eux. Je me sentirais comme un poisson hors de l'eau!

— Je suis un étranger ici, Ashley, et cela ne m'empêche pas de m'intéresser à vous et de m'impliquer dans votre vie. Il ne faut pas chercher des prétextes pour refuser les occasions qui se présentent.

— Dites, est-il vraiment de votre devoir de majordome de me sermonner dès le petit matin?

Il lui décocha un sourire irrésistible.

— N'oubliez pas que j'ai une mission à accomplir. Vous ne pouvez vous étonner que je plaide ma cause.

— Avec talent, je le reconnais volontiers. Il soutint son regard sans ciller.

— Je pense que vous sauriez vous adapter n'importe où, Ashley, affirma-t-il très sérieusement. A condition que vous le souhaitiez.

— Je pense que vous aussi.

Il y avait une lueur de défi indéniable dans les yeux de la jeune femme. Et Harry avait toujours aimé relever les défis.

— Nous verrons, admit-il en souriant. Bon, nous avons donc dit : bacon, œufs brouillés et toasts ?

— Je vous rejoins en bas, déclara-t-elle.

Il sortit de la chambre le cœur léger. Ashley acceptait de jouer le jeu, et cela seul importait. Sans doute était-il malhonnête de sa part de lui faire croire qu'il était majordome — mais n'aurait-elle pas

largement le temps de s'habituer à sa véritable identité lorsqu'elle le suivrait en Angleterre?

Chapitre 8

Tout en se préparant, Ashley songeait à sa petite conversation matinale avec Harry. Celui-ci avait une nouvelle fois réaffirmé son désir d'accomplir sa mission, et elle sentait bien qu'elle aurait du mal à le convaincre de renoncer à sa vie anglaise et à son maître pour rester auprès d'elle en Australie.

Il fallait donc qu'elle admette qu'il repartirait un jour, et qu'il serait vain, et même destructeur, de nourrir trop de fantasmes à son sujet. Pour elle, l'Angleterre représentait la famille de Roger. Et Pénélope, la fiancée idéalisée de Harry. Autant dire que s'installer à Springfield Manor ne présentait aucun attrait à ses yeux. A moins que Harry ne parvienne à balayer une à une toutes ses objections.

Il lui avait clairement signalé son intention de la pousser dans ses derniers retranchements. Ashley se demanda de quoi il serait capable pour arriver à ses fins.

Une chose était certaine, en tout cas : il la trouvait désirable. Pendant quelques secondes, lorsqu'il était entré dans sa chambre, elle avait ressenti presque physiquement l'envie qu'il avait d'elle, de la toucher, de l'embrasser. Bien sûr, il avait essayé de le dissimuler, de l'ignorer tandis qu'il ouvrait ses rideaux et lui servait son café, mais sans succès. Ashley elle-même s'était troublée plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

Mais attention : désirer quelqu'un n'était pas l'aimer, et il était parfois aisé de mettre à profit son propre désir ou celui de l'autre pour arriver à ses fins. Si elle succombait à ses sentiments naissants pour Harry, elle risquait de tomber dans son piège. Or, pour avoir déjà été l'esclave de l'ego d'un homme, elle n'avait pas l'intention de se

laisser piéger une seconde fois.

La victoire représentait-elle tout pour Harry? Elle n'aurait su le dire. Mais, avant de céder à l'attirance qu'elle éprouvait pour lui, elle devait d'abord en avoir le cœur net.

Le plus sage était d'attendre, d'écouter et d'observer tout en restant à distance raisonnable de Harry Cliff-ton.

Satisfaite de sa décision, elle sortit de sa chambre et descendit rejoindre l'intéressé dans la cuisine.

Il discutait avec William des mérites comparés du bowling et du billard. L'adulte et l'enfant bavardaient gaiement, comme deux égaux, et William semblait ravi.

Une vague de culpabilité envahit Ashley. Bien sûr, elle s'était efforcée de donner à son fils tout ce qu'il pouvait souhaiter mais, soudain, elle se rendait compte de ce qui lui avait toujours manqué : une présence virile dans sa vie, un modèle à suivre.

— Salut, m'man! lança gaiement William. Moi aussi, je vais avoir des œufs et du bacon.

Tous trois s'assirent autour de la table, ce qui ne fit que renforcer le malaise d'Ashley. D'ordinaire, William avait terminé ses céréales lorsqu'elle descendait, et il se préparait de son côté pendant qu'elle prenait son muesli en lisant le journal. Le dîner était le seul repas qu'ils partageaient vraiment — et encore la télévision était-elle bien souvent allumée...

Elle se rappelait ce que Harry avait dit à propos de la télévision à Springfield Manor : là-bas, on lui préférait toujours une discussion familiale autour d'un bon feu de cheminée. Elle décida sur-le-champ de changer ses habitudes, elle aussi. Il n'était pas trop tard pour améliorer sa communication avec son fils.

— Vous avez une journée chargée, aujourd'hui, Ashley ? demanda

Harry.

— Oui.

Elle lui expliqua en quelques mots les problèmes de Cheryl Kimball avec Gordon Payne.

— Cheryl pensait avoir trouvé un emploi stable et comptait sur son salaire; or, étant donné les circonstances, je doute que Payne accepte de la payer pour sa semaine de travail. Il faut que je m'efforce de la replacer aussi vite que possible. La pauvre était extrêmement déprimée lorsque je l'ai vue, hier.

— Puis-je vous aider d'une manière ou d'une autre ?

— Non. Merci de me le proposer, mais c'est mon travail, et je dois trouver une solution moi-même.

— Vous pouvez m'aider à installer mes soldats, suggéra William.

— Cet après-midi, promit Harry. Puisque ta maman n'a pas besoin de moi, il y a quelques petites choses que j'aimerais faire ce matin. A commencer par des courses : le réfrigérateur et les placards me semblent dangereusement vides, et je ne peux pas continuer à piocher ainsi dans vos réserves.

— Vous n'avez pas besoin de..., protesta Ashley.

Il sourit.

— Non, j'en ai envie. Laissez-moi vous surprendre, Ashley. Cela me fera très plaisir de vous préparer quelques repas un peu originaux.

— Le genre de repas que vous prenez à Springfield Manor? demanda-t-elle d'un ton coupant.

Il arqua un sourcil surpris.

— Est-ce interdit?

Naturellement, si elle répondait que oui, elle aurait l'air d'une folle. Mais elle en voulait à Harry de ses subtiles pressions permanentes,

de la façon qu'il avait de toujours garder sa mission à l'esprit. Elle se contraignit néanmoins à sourire.

— Je vous en prie, achetez ce que vous voulez. Puisque, si j'ai bien compris, vous acceptez l'entière responsabilité de l'argent que vous dépensez pour nous...

— C'est vrai? coupa William, les yeux brillants. Je peux venir faire les courses avec vous, m'sieur Clifton?

— Tu risques de trouver cela ennuyeux, William.

— Vous y allez en Rolls ?

— Oui.

— Alors, je ne trouverai pas ça ennuyeux du tout.

— Tu dois d'abord demander l'autorisation à ta maman.

— M'man?

Ashley regarda son fils d'un œil sévère.

— Tu peux y aller, William, mais à condition que tu ne réclames rien à M. Clifton. Rien du tout, tu m'entends?

— Je promets de ne rien demander, s'empressa de répondre le garçonnet.

Ce qui n'empêchait pas de suggérer, songea-t-il tout en réfléchissant à la façon d'introduire dans leur itinéraire quelques boutiques choisies avec art...

Le petit déjeuner terminé, Ashley se retira dans son bureau, laissant William et Harry se débrouiller seuls. Elle entendit la Rolls arriver, et espéra que William ne prendrait pas trop l'habitude de se déplacer en voiture de luxe. Harry et l'enfant passèrent lui dire au revoir, puis sortirent d'un pas guilleret. Après leur départ, la maison lui sembla étrangement vide.

Elle s'efforça néanmoins de se mettre au travail. Pour commencer, elle parcourut les offres d'embauché du journal local, cherchant

celles qui pourraient convenir à l'un ou l'autre de ses clients en recherche d'emploi. Malheureusement, rien ne correspondait aux qualifications de Cheryl.

Elle passa quelques coups de téléphone à des entreprises qui avaient déjà fait appel à ses services dans le passé pour trouver des employés fiables. L'un de ses correspondants lui annonça qu'un de ses amis était à la recherche d'une jeune femme énergique et polyvalente pour assurer son secrétariat. Ashley ne perdit pas de temps : elle contacta l'homme en question, et réussit à le convaincre de recourir à ses services. Ils convinrent d'un rendez-vous pour en discuter.

Elle reçut plusieurs appels d'entreprises à la recherche d'intérimaires, et n'eut aucun mal à les satisfaire. Tout en remplissant les formulaires nécessaires pour compléter ses dossiers, elle se demandait où en était Gordon Payne. A qui avait-il confié la mission impossible de lui trouver une nouvelle secrétaire? En tout cas, Ashley, elle, était bien contente d'être débarrassée d'un client pareil !

Son regard se posa sur la petite porcelaine chinoise que Harry avait sauvée de la fureur de Payne, et elle revit toute la scène. Elle se souvenait parfaitement de l'étrange émoi qui l'avait envahie lorsque son regard avait pour la première fois croisé celui de Harry. Était-ce la tension du moment qui lui avait donné l'impression que quelque chose de spécial se produisait entre eux? Ou s'étaient-ils bel et bien « reconnus » en cet instant, comme si un lien mystérieux les avait unis de toute éternité?

Depuis la mort de Roger, elle s'était contentée d'une sorte d'hibernation émotionnelle qui la satisfaisait pleinement. De son côté, Harry avait sans doute réagi de la même façon à la mort de

Pénélope. Leur rencontre les avait-elle éveillés, leur avait-elle rappelé les besoins de chaleur, de tendresse et d'amour qui étaient les leurs en dépit des traumatismes du passé? Qu'ils fussent ou non destinés à vivre une aventure ensemble, en tout cas, cela ne pouvait que se révéler positif, décida-t-elle. Elle s'était protégée pendant trop longtemps, et comprenait à présent qu'en agissant ainsi elle avait renoncé à bien des éléments indispensables au vrai bonheur. La sonnerie du téléphone la tira de ses réflexions. Elle décrocha vivement.

— Ah, madame Harcourt... Ici Gordon Payne. Ashley se raidit instantanément.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Payne? demanda-t-elle en s'efforçant de dissimuler son hostilité.

Son interlocuteur s'éclaircit la gorge d'un air embarrassé.

— Ecoutez... Je suis conscient d'avoir dépassé les bornes hier, de vous avoir dit des choses qui outrepassaient ma pensée. J'ai mes petites habitudes, et il est vrai que j'ai mal vécu le départ à la retraite de ma secrétaire.

Abasourdie de ce changement d'attitude subit, Ashley songea qu'il était de son devoir de faire un effort à son tour.

— Ma foi, nous avons tous deux réagi un peu violemment, ce sont des choses qui arrivent...

— Tout de même, je regrette ma conduite envers vous, madame Harcourt, et j'espère que vous accepterez mes excuses.

Ashley fronça les sourcils. Ce retournement de situation était par trop extraordinaire! Roger, lui, ne s'était jamais excusé de rien. Peut-être l'ego de Gordon Payne n'était-il pas si monstrueux que cela, en définitive?

— Merci, monsieur Payne, dit-elle avec sincérité. Je suis désolée

que nous n'ayons pas pu mieux nous comprendre.

— Je vous envoie deux chèques dès aujourd'hui. J'imagine que vous pourrez transmettre le sien à MlleKimball?

— Oui, bien sûr, merci beaucoup.

— Vous comprenez, je ne veux pas d'histoires...

— Moi non plus, monsieur Payne.

— Vous n'aurez aucune raison de porter plainte contre moi pour harcèlement, je vous en donne ma parole.

Ashley écarquilla les yeux, stupéfaite. Elle n'avait même pas envisagé d'avoir recours à une action aussi radicale. De toute façon, même si Gordon Payne avait mis ses menaces à exécution, comment aurait-elle pu prouver qu'il cherchait à lui nuire? Les gens comme lui s'arrangeaient toujours pour brouiller les pistes...

— Je vous serais obligé de bien vouloir assurer à M. Clifton que j'ai fait tout ce qu'il demandait, et qu'il n'y aura pas de raison d'en arriver à une procédure légale.

Harry?

Tout devenait clair...

Harry avait entendu les menaces proférées par Payne. Il était témoin. Nul doute que régler le problème posé par l'odieux entrepreneur avait fait partie de ses « courses » du matin...

Ashley dut porter la main à sa bouche pour étouffer un petit rire. Elle imaginait sans peine la mine de Payne lorsque Harry lui avait fait entendre qu'il risquait des poursuites judiciaires. Oh, comme elle aurait aimé assister à la scène !

Nul doute que la Rolls Royce avait fait pencher la balance en faveur de Harry. Un homme qui se promenait en Rolls conduite par un chauffeur avait certainement les moyens de s'offrir tous les avocats de la terre, et Payne n'avait pas dû tarder à le comprendre. D'autant

qu'il était homme à respecter l'argent.

Ayant réussi à recouvrer son sérieux, Ashley parvint à déclarer :

— Parfait, je ferai part de votre appel à M. Clifton.

— Merci, madame Harcourt. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps. Je vous souhaite une bonne journée.

Ashley reposa le récepteur et éclata franchement de rire, envahie par un soulagement sans bornes. Harry s'était une nouvelle fois dressé contre le dragon, et il avait triomphé ! Pas étonnant qu'elle courût le risque de tomber amoureuse de lui : depuis qu'il était entré dans sa vie — la veille seulement, —, il n'avait cessé d'accomplir des miracles.

Mais faisait-il cela pour elle, ou seulement pour faciliter son départ ? Il n'avait pas caché qu'il entendait l'aider à « régler ses affaires » avant de s'envoler pour l'Angleterre. Peut-être ces actes chevaleresques n'étaient-ils pas si désintéressés, en fin de compte... Quoi qu'il en soit, elle lui était très reconnaissante du résultat, alors, pourquoi s'inquiéter de ses motivations ?

Elle s'empressa d'appeler Cheryl Kimball, heureuse d'avoir une bonne nouvelle à lui annoncer.

En dépit de toutes les questions qu'elle se posait, Ashley ne put dissimuler sa bonne humeur lorsque Harry et William rentrèrent de leur matinée de courses. Dès qu'elle entendit la Rolls s'arrêter devant la porte, elle s'empressa d'aller les accueillir, un sourire radieux aux lèvres.

Harry sortit le premier du véhicule en s'aidant de sa canne, impeccable dans son costume trois-pièces ; William le suivit aussitôt. Il serrait contre son cœur un sac portant le logo d'un grand magasin de jouets du centre-ville.

Ashley leva les yeux au ciel avec exaspération.

— William, il me semblait t'avoir dit...

— J'ai pas demandé, m'man! protesta-t-il avec véhémence. M. Clifton a dit que nous ne pouvions pas simuler correctement une bataille sans canons ni cavalerie. C'était son idée. Je lui ai juste montré à quel endroit on pouvait en trouver.

— Tu l'y as conduit par la main, hein?

— Oh, maman, ne sois pas bête ! M. Clifton n'a pas besoin qu'on le guide. C'est l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré. Là-dessus, William détala en courant.

— Je vais les installer en haut, et ensuite j'aiderai le chauffeur à sortir les autres affaires de la voiture! I ' écria-t-il.

Une telle bonne volonté était bien suspecte, mais Ashley n'insista pas. Elle jeta un coup d'œil à l'homme le plus intelligent que son fils eût jamais rencontré, et fut tentée de se ranger à l'avis de William. En cet instant, une lueur malicieuse dansait dans le regard bleu du beau majordome.

— J'imagine que vous ignorez tout de la cavalerie qui a fait irruption dans le bureau de M. Payne, ce matin ? s'enquit Ashley en souriant. Je me suis laissé dire qu'on y avait également tiré quelques coups de canon...

— J'adore les charges de cavalerie. Saviez-vous qu'à la bataille de...

— Laissez-moi deviner. Un de vos ancêtres menait la cavalerie ?

— Non. Il sonnait du clairon. Un peu comme je l'ai fait ce matin avec votre M. Payne !

Ashley éclata de rire.

— Ça a marché. L'ennemi a été mis en déroute.

— Un déjeuner de célébration s'impose, non?

— Absolument. Et merci, Harry, tant pour Cheryl que pour moi.

Vous êtes un sonneur de claron très talentueux.

Il rit, et une vague de bonheur submergea Ashley. Cet homme était merveilleux. Auprès de lui, elle se sentait revivre. A quoi bon se forcer à rester sur la défensive? Il illuminait son existence de manière si inattendue qu'elle ne pouvait se résoudre à boudier son plaisir.

Ils partagèrent un véritable déjeuner de gala : Champagne Moët et Chandon, homard froid et assortiment de salades exotiques, suivis d'une sélection de gâteaux achetés dans la meilleure pâtisserie française de la ville. William engloutit avec un ravissement presque comique une énorme part de marquise au chocolat et aux noix ; Ashley succomba à un millefeuille fondant, et Harry opta pour une tartelette aux fraises des bois.

Enfin, il se leva et offrit à Ashley une boîte de chocolats belges.

— Pour vous aider à passer le temps dans votre bureau cet après-midi, expliqua-t-il avec un sourire qui fit chavirer le cœur de la jeune femme.

Ashley retourna dans son bureau l'esprit en fête, et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était bien difficile de travailler lorsque mille songes cocasses ou romantiques monopolisaient vos pensées. Elle réfléchissait à tout ce qu'elle pourrait faire avec Harry — lui montrer les plus beaux endroits de la région, lui faire découvrir de merveilleux petits restaurants inconnus des guides touristiques, passer de longues heures à paresser sur la plage en l'écoutant évoquer ses souvenirs avec cet humour et cet accent inimitable qui la faisaient tant craquer...

De là, elle en vint tout naturellement à se demander à quoi il ressemblerait, en caleçon de bain... Elle imaginait sans peine ses

épaules larges, son ventre plat, ses hanches étroites, ses longues jambes dorées... Au fait, comment se faisait-il qu'il fût bronzé ? L'hiver anglais n'était pourtant pas réputé pour son soleil radieux ! Peut-être avait-il accompagné le maître de Springfield Manor en vacances dans les Caraïbes ou aux Maldives avant de venir en Australie. Elle l'imaginait sans peine capable de convaincre son employeur qu'il avait besoin de vacances dans le seul but d'en prendre lui-même Car, elle ne devait à aucun prix l'oublier, Harry était un manipulateur-né. Talentueux, charmeur, irrésistible, mais aussi déterminé, obstiné et prêt à tout pour arriver à ses fins.

Elle fut tirée de ses pensées par la sonnerie de la porte d'entrée. Habitée à aller ouvrir elle-même, elle se leva, mais avant d'avoir atteint la porte de son bureau, elle entendit Harry traverser le vestibule. Ouvrir aux visiteurs faisait partie des attributions d'un majordome, en effet; néanmoins, elle ne put s'empêcher de s'approcher pour voir de qui il s'agissait.

C'était un fleuriste, porteur d'un somptueux bouquet d'œillets blancs. Harry le prit, donna un pourboire au livreur et s'empressa d'apporter les fleurs à Ashley, qui s'était avancée dans le hall.

— Waouh! Des chocolats et des fleurs! s'exclama William en sifflant entre ses dents. Vous vous débrouillez vraiment bien, m'sieur Clifton.

L'intéressé sourit avec ironie.

— Ce n'est pas moi qui ai fait livrer ces fleurs, William.

Le visage de l'enfant se décomposa. Il fronça les sourcils et se tourna vers sa mère.

— Qui t'envoie des fleurs, maman?

Ashley prit la carte qui accompagnait le bouquet, et éclata de rire.

— C'est un geste d'apaisement de la part de Gordon Payne.

Décidément, Harry avait terrifié l'irascible entrepreneur !

William, lui, ne semblait pas trouver la plaisanterie à son goût.

— Qui c'est, Gordon Payne? interrogea-t-il d'un ton ouvertement désapprobateur.

— Un monsieur avec qui j'ai travaillé, répondit Ashley, qui ne put résister au plaisir d'ajouter : Tu sais ? Le monsieur dont tu as failli briser le pare-brise hier après-midi?

— Je regrette de pas l'avoir fait, grommela William.

— Je te demande pardon?

— Je veux pas que ce type vienne à la maison et t'offre des fleurs ! rétorqua l'enfant avec un regard mauvais. Tu ne m'as même pas parlé de lui !

— William, je n'ai pas pour habitude de discuter avec toi de mon travail, lui rappela Ashley, abasourdie par la violence incompréhensible de la réaction du jeune garçon.

— S'il t'envoie des fleurs, ça me regarde, insista William. Je veux que M. Clifton devienne mon oncle. Il est mille fois mieux que tous les oncles de Rodney Bixell réunis.

Il se dirigea vers Harry d'un pas déterminé et se retourna vers sa mère, un air belliqueux sur le visage.

— Je te préviens, j'ai choisi mon camp.

Muette de surprise, Ashley regardait son fils sans savoir comment réagir. Certes, elle savait que les enfants grandissaient de plus en plus vite, de nos jours... Mais tout de même, entendre son fils de neuf ans exiger de choisir lui-même son petit ami, c'était un peu fort, non? Même s'il ne faisait qu'exprimer tout haut ce qu'elle pensait tout bas...

Une bouffée d'embarras l'envahit. Elle n'osait croiser le regard de Harry. Qu'est-ce que William était allé lui raconter? Ou, pire

encore, lui proposer?

Harry, lui, semblait parfaitement à l'aise lorsqu'il répondit à William.
— Merci pour ton soutien, mon grand. Mais je ne crois pas que tu aies à t'inquiéter de ce M. Payne.

William releva la tête, les yeux brillants d'espoir et d'adoration pour son héros.

— Vous voulez dire que vous vous battrez pour maman?

— Un duel à mort, affirma Harry avec sérieux.

Cette fois, c'en était trop. Ashley retrouva sa voix.

— Ça suffit! s'écria-t-elle. Je ne vous laisserai ni l'un ni l'autre décider de ma vie à ma place.

— C'est ma vie également, observa William avec une logique irréfutable.

— Monte immédiatement dans ta chambre, William, ordonna-t-elle, perdant patience. Je te parlerai plus tard.

Elle jeta le bouquet d'œillets à Harry avec rage.

— Tenez. C'est à cause de vous que ces fleurs sont arrivées ici, occupez-vous-en. Et ensuite, je veux vous voir dans mon bureau.

Sur ce, elle tourna les talons et s'éloigna avec hauteur. Une fois dans son bureau, elle claqua rageusement la porte, afin de bien faire comprendre à William et Harry qu'elle n'avait pas l'intention de les laisser lui marcher sur les pieds.

Elle ne pouvait vraiment pas en vouloir à son fils de se laisser séduire par cet « oncle » potentiel si plein de charme — et qui, de surcroît, conduisait une Rolls Royce. En revanche, elle tolérait mal l'attitude égoïste et désinvolte de Harry lui-même. Il n'aurait jamais dû laisser l'enfant croire qu'il y avait une chance pour qu'il devînt son « oncle », et aller jusqu'à affirmer qu'il était prêt à se battre en duel pour elle. C'était horriblement cruel.

A moins bien sûr qu'il ne fût sincère...

Chapitre 9

Harry entra dans le bureau et referma doucement la porte derrière lui. Au grand soulagement d'Ashley, il ne souriait pas, et il n'y avait aucune trace d'amusement dans ses yeux. Elle lui en voulait tant que le moindre signe de désinvolture n'aurait pas manqué de provoquer une explosion de colère.

Pendant un moment, il soutint son regard sans rien dire. Elle-même ne savait comment réagir ; elle était à la fois très irritée et terriblement attirée par cet homme, et elle avait beau lutter contre le désir qu'il lui inspirait, elle ne parvenait pas à l'occulter complètement.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda-t-elle. Ce n'était pas juste d'impliquer William dans notre... dans...

Elle ne parvenait pas à trouver ses mots.

— Il est impliqué d'office, objecta Harry sans se troubler.

— Mais vous lui avez laissé croire que...

— Que je voulais devenir votre amant ? acheva-t-il à sa place.

Ashley se contenta de hocher la tête avec embarras.

— C'est le cas, reprit-il. Pourquoi prétendrais-je le contraire ?

Cette franchise presque brutale mit Ashley mal à l'aise. Baissant la tête, elle murmura :

— La nuit dernière, vous m'avez parlé de votre amour pour Pénélope...

— Elle a joué un rôle très important dans ma vie. Je n'ai pas l'intention de nier ou de cacher ce que j'éprouvais pour elle. Mais comme vous me l'avez dit vous-même, Ashley, elle appartient au passé. Vous et moi vivons dans le présent.

C'était précisément ce qu'elle s'était dit la veille au soir pour se rassurer, mais elle savait qu'il fallait tenir compte de bien d'autres considérations : leurs origines différentes, les pays où ils vivaient respectivement, les vies qu'ils menaient... Tant de choses les séparaient!

— Et comment envisagez-vous l'avenir? s'enquit-elle, luttant pour tenter de déterminer la marche à suivre.

Fallait-il profiter de l'instant, ou se protéger en songeant aux conséquences possibles de ses actes ?

— Qui peut prévoir l'avenir? Tout ce que je peux dire, c'est qu'en cet instant, je vous désire comme je n'ai pas désiré une femme depuis des années.

Elle aussi avait envie de lui — plus qu'elle avait jamais eu envie de quiconque. A quoi bon chercher à le nier? Les yeux bleus qui scrutaient son visage semblaient lire en elle, et attendre qu'elle énonce la réponse qui s'imposait. Mais comment aurait-elle pu accepter ce qu'il lui proposait, quand tant d'incertitudes la torturaient encore ?

Vis-à-vis de William et vis-à-vis d'elle-même, elle avait le devoir de ne pas prendre de décision hâtive. Elle ne pouvait fermer les yeux sur les conséquences possibles de ses actes sous prétexte qu'elle en brûlait d'envie ! Il n'était pas dans sa nature d'agir sur un coup de tête.

Cependant, en rejetant son offre, ne risquait-elle pas de passer à côté d'une expérience merveilleuse — peut-être même de l'amour de sa vie?

Harry s'avança vers Ashley. Il ne savait que dire, que faire pour qu'elle comprenne que le moment n'était plus aux atermoiements,

qu'il était temps pour elle de se rendre à l'évidence : ils étaient jeunes, beaux, ils se désiraient, et refuser d'admettre ce qui se passait entre eux était absurde.

Dans le même temps, il savait au fond de lui qu'il prenait un pari hasardeux : il fonçait droit devant lui en priant pour que tout finisse par s'arranger comme par miracle. Mais il s'en moquait. Il fallait qu'il aille jusqu'au bout de sa folle entreprise. Pour la première fois depuis des années, il se sentait revivre ; il ne pouvait plus envisager de retourner à son ancienne existence.

Ashley l'avait tiré de sa torpeur, de la dépression inconsciente dans laquelle l'avait plongé la mort de Pénélope. Désormais, il n'aurait pu se passer de la joyeuse étincelle qu'elle avait allumé dans son cœur. Non, il ne pourrait supporter qu'elle le repousse. Or, le temps était son ennemi. Plus elle cogitait, plus elle risquait de choisir la raison sur la passion.

Il contourna le bureau pour s'approcher d'elle, le cœur battant d'une excitation qu'il connaissait bien. C'était celle du chasseur s'avançant vers sa proie, du guerrier se jetant dans la bataille. Plus rien n'aurait pu l'arrêter. Il allait la prendre dans ses bras et l'emmener vers des contrées inexplorées ; avec elle, il redécouvrirait les gestes et les mots des amants.

Elle le souhaitait autant que lui, il en était persuadé.

Cette franchise presque brutale mit Ashley mal à l'aise. Baissant la tête, elle murmura :

— La nuit dernière, vous m'avez parlé de votre amour pour Pénélope...

— Elle a joué un rôle très important dans ma vie. Je n'ai pas l'intention de nier ou de cacher ce que j'éprouvais pour elle. Mais comme vous me l'avez dit vous-même, Ashley, elle appartient au

passé. Vous et moi vivons dans le présent.

C'était précisément ce qu'elle s'était dit la veille au soir pour se rassurer, mais elle savait qu'il fallait tenir compte de bien d'autres considérations : leurs origines différentes, les pays où ils vivaient respectivement, les vies qu'ils menaient... Tant de choses les séparaient!

— Et comment envisagez-vous l'avenir? s'enquit-elle, luttant pour tenter de déterminer la marche à suivre.

Fallait-il profiter de l'instant, ou se protéger en songeant aux conséquences possibles de ses actes ?

— Qui peut prévoir l'avenir? Tout ce que je peux dire, c'est qu'en cet instant, je vous désire comme je n'ai pas désiré une femme depuis des années.

Elle aussi avait envie de lui — plus qu'elle avait jamais eu envie de quiconque. A quoi bon chercher à le nier ? Les yeux bleus qui scrutaient son visage semblaient lire en elle, et attendre qu'elle énonce la réponse qui s'imposait. Mais comment aurait-elle pu accepter ce qu'il lui proposait, quand tant d'incertitudes la torturaient encore ?

Vis-à-vis de William et vis-à-vis d'elle-même, elle avait le devoir de ne pas prendre de décision hâtive. Elle ne pouvait fermer les yeux sur les conséquences possibles de ses actes sous prétexte qu'elle en brûlait d'envie ! Il n'était pas dans sa nature d'agir sur un coup de tête.

Cependant, en rejetant son offre, ne risquait-elle pas de passer à côté d'une expérience merveilleuse — peut-être même de l'amour de sa vie?

Harry s'avança vers Ashley. Il ne savait que dire, que faire pour qu'elle comprenne que le moment n'était plus aux atermoiements,

qu'il était temps pour elle de se rendre à l'évidence : ils étaient jeunes, beaux, ils se désiraient, et refuser d'admettre ce qui se passait entre eux était absurde.

Dans le même temps, il savait au fond de lui qu'il prenait un pari hasardeux : il fonçait droit devant lui en priant pour que tout finisse par s'arranger comme par miracle. Mais il s'en moquait. Il fallait qu'il aille jusqu'au bout de sa folle entreprise. Pour la première fois depuis des années, il se sentait revivre ; il ne pouvait plus envisager de retourner à son ancienne existence.

Ashley l'avait tiré de sa torpeur, de la dépression inconsciente dans laquelle l'avait plongé la mort de Pénélope. Désormais, il n'aurait pu se passer de la joyeuse étincelle qu'elle avait allumé dans son cœur. Non, il ne pourrait supporter qu'elle le repousse. Or, le temps était son ennemi. Plus elle cogitait, plus elle risquait de choisir la raison sur la passion.

Il contourna le bureau pour s'approcher d'elle, le cœur battant d'une excitation qu'il connaissait bien. C'était celle du chasseur s'avançant vers sa proie, du guerrier se jetant dans la bataille. Plus rien n'aurait pu l'arrêter. Il allait la prendre dans ses bras et l'emmener vers des contrées inexplorées ; avec elle, il redécouvrirait les gestes et les mots des amants.

Elle le souhaitait autant que lui, il en était persuadé.

Elle aussi rêvait de se sentir revivre, sans contraintes ni inhibitions. Il lisait son trouble dans ses grands yeux sombres, dans le tremblement presque imperceptible de ses doigts, dans la façon dont elle entrouvrait les lèvres comme pour appeler un baiser.

L'avenir importait peu à Harry. Il réglerait les problèmes à mesure qu'ils se présenteraient. Seul comptait le présent.

Lorsqu'il prit Ashley dans ses bras, elle appuya spontanément les

maines sur son torse, non pour le repousser mais pour le toucher, et ce simple contact le rendit fou. Il la désirait tant que c'en était presque douloureux; pourtant, il voulait retarder de quelques secondes ce premier baiser qu'il appelait de tout son corps. Il plongea son regard dans celui d'Ashley et respira le parfum si troublant qui se dégageait de ses longs cheveux blonds remontés sur sa nuque. Profondément ému, il l'étreignit avec force et tendresse, ivre du désir qui le grisait comme un vin capiteux.

Les mains d'Ashley glissèrent sur ses épaules pour se nouer derrière son cou. Puis elle leva la tête vers lui, et ses longs cils vinrent caresser ses joues tandis qu'elle fermait les yeux pour s'abandonner à son étreinte. Ils étaient plaqués l'un contre l'autre, désormais, aussi intimement que le leur permettaient leurs vêtements. Il savait qu'elle ne pouvait ignorer la puissance du désir qu'elle lui inspirait, et cette certitude même l'excitait infiniment.

Enfin, il se pencha et l'embrassa, avec douceur d'abord, découvrant du bout de la langue ses lèvres offertes, sa bouche entrouverte. Puis, comme elle répondait à son baiser, il approfondit celui-ci, tout en plongeant ses doigts dans sa chevelure, faisant tomber une à une les épingles de son chignon. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine — ou bien était-ce celui d'Ashley qu'il entendait, tout contre le sien?

La fougue d'Ashley nourrissait la sienne, leurs mains se cherchaient, se frôlaient, ils se caressaient avec fébrilité, arrachant leurs vêtements, entièrement consumés par le besoin qu'ils avaient de s'appartenir, de tout oublier dans les bras l'un de l'autre et de renaître dans le feu de la passion.

Ils se moquaient complètement de l'heure qu'il était, de l'endroit où ils se trouvaient. Ils ne tardèrent pas d'ailleurs, sans savoir comment,

à se retrouver allongés sur le tapis, derrière le bureau d'Ashley, nus l'un et l'autre. Sans hésitation, Ashley invita Harry en elle, nouant ses jambes autour de ses hanches pour l'accueillir au cœur de sa féminité brûlante. Une dernière fois, il plongeait son regard dans le sien avant de la pénétrer, d'entrer en elle pour aller frapper à la porte de son âme, encore et encore, la suppliant de s'ouvrir à lui, conscient d'avoir atteint un point de non-retour. Jamais, depuis la mort de Pénélope, il ne s'était senti si près de connaître une véritable harmonie des corps et des cœurs.

Petit à petit, il sentait que quelque chose se produisait en Ashley, que sa raison faiblissait et qu'elle commençait à se rendre, à consentir à cet instant unique. Ce n'était plus seulement son corps qu'elle lui offrait, mais son être tout entier. Il accéléra la cadence de ses mouvements afin de mêler sa jouissance à la sienne, son bonheur au sien.

Au moment suprême, leurs regards éperdus se croisèrent, se rencontrèrent, se noyèrent l'un dans l'autre. Ce qu'ils ressentaient les dépassait, les effrayait — et pourtant, ils rêvaient d'y croire, de faire de cette rencontre improbable de deux solitudes l'histoire merveilleuse dont leurs cœurs rêvaient.

Ensuite, Ashley leva la main et caressa doucement la joue de son amant, comme pour vérifier qu'il était bien réel. Bouleversé, Harry se pencha très doucement et l'embrassa avec une tendresse infinie.

— Ashley, murmura-t-il, et par ce simple mot, c'était toute sa gratitude, toute son émotion qu'il exprimait.

La jeune femme ne répondit pas, incapable de prononcer une parole, tant elle était submergée par le sentiment nouveau, incroyable qui avait envahi son cœur. C'était la première fois qu'elle connaissait une telle extase, et elle savourait l'instant aussi

intensément qu'elle le pouvait.

Ce qu'elle avait connu avec Roger n'était qu'un pâle reflet de ce plaisir incomparable. Rien ne l'avait préparée à une telle explosion de sensations exquises, de bonheur indicible.

Ce ne fut que de longues minutes plus tard qu'elle songea qu'ils avaient fait l'amour sans penser à se protéger, emportés par la passion.

Que se passerait-il, si elle tombait enceinte?

Etrangement, elle s'aperçut que cela ne lui faisait pas peur. Peut-être les angoisses et les remords viendraient-ils ensuite, lorsqu'elle serait descendue de son nuage de félicité — mais elle en doutait. Peu lui importait le prix à payer : avoir connu une telle expérience, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, justifiait tout.

Harry roula sur le dos, l'entraînant avec lui, et il lui caressa doucement les reins, là où la friction contre la moquette l'avait un peu irritée. Jamais, même une fois mariés, Roger et elle n'avaient fait l'amour ainsi, par terre. Aurait-elle dû être choquée de cet abandon qui lui ressemblait si peu? Certainement pas. Son bureau était jonché de vêtements, elle était nue dans les bras d'un homme dont elle ignorait jusqu'à l'existence deux jours plus tôt, et elle était la plus heureuse des femmes.

« Faites que cela dure toujours », pria-t-elle en posant sa tête sur la poitrine de Harry.

Ce dernier était immobile. Les yeux fermés, il caressait doucement les longs cheveux de sa compagne tout en savourant le doux contact de ses seins contre son torse, le parfum sensuel de sa peau. Elle était belle, satinée, sensuelle, et jamais il ne s'était senti aussi bien.

Il avait envie de lui faire l'amour de nouveau, plus lentement, en

prenant le temps de découvrir chaque parcelle de son corps, mais il jugea préférable d'attendre, et de profiter encore un peu de ce moment de tendresse hors du temps qu'ils partageaient.

Il était conscient d'avoir pris un risque en n'utilisant pas de protection. Que se passerait-il, si elle attendait un bébé?

Harry ne put retenir un sourire. Un enfant. Son enfant. Un héritier pour George et pour Springfield Manor. C'en était presque comique.

Une chose était certaine : si Ashley était enceinte, il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour qu'elle le suive en Angleterre.

Etre père... L'idée le séduisait, et il était certain qu'il aimerait ce rôle. Ne passait-il pas des moments formidables avec ce petit diable de William?

William! Ils l'avaient complètement oublié. Combien de temps demeurerait-il à l'étage avant de venir voir ce qui se passait dans le bureau? S'il entraît sans frapper et les trouvait ainsi, Ashley en mourrait d'embarras, et peut-être réagirait-elle violemment.

Même s'il lui répugnait de mettre un terme à leur étreinte, il fallait s'y résoudre. C'était le seul moyen de protéger ce qu'ils venaient de vivre.

Il se redressa légèrement, et elle ouvrit les yeux. Avec soulagement, il constata qu'aucune culpabilité ne se lisait dans son regard. Il lui sourit.

— Je crois que nous ferions mieux de nous rhabiller. Je te rappelle que tu as promis à William d'aller lui parler.

— Oh!

Une vive rougeur envahit les joues de la jeune femme. Elle sauta sur ses pieds et se mit à rassembler ses vêtements avec fébrilité. Harry se leva et se dirigea vers la porte, contre laquelle il s'appuya pour

empêcher William d'entrer, le cas échéant.

— Pas de panique, dit-il en souriant. Je défends le fort.

Ashley avait déjà enfilé sa culotte et son soutien-gorge — ce qui était dommage, car il aurait aimé profiter plus à loisir de la vision délicieuse qu'offrait son corps dénudé. Elle lui jeta un regard angoissé... et s'immobilisa en le découvrant nu devant la porte.

— Tu me trouves à ton goût? demanda-t-il.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— On peut dire ça comme ça, oui.

— Tu n'es pas mal non plus, reconnut-il, une étincelle d'humour dans le regard.

Rougissante, Ashley se mordit la lèvre.

— C'est la première fois que je me retrouve dans une situation pareille, avoua-t-elle.

Il éclata de rire.

— Moi aussi. J'imagine que c'est ce que l'on appelle de la combustion spontanée?

Le rire cristallin, heureux d'Ashley résonna dans la pièce, et le cœur de Harry se gonfla de plaisir. Elle ne le repousserait pas ; il était clair qu'elle avait apprécié autant que lui ce qui venait de se produire.

Lorsqu'elle eut terminé de se rhabiller et eut rattaché tant bien que mal ses cheveux, elle se tourna vers lui et lui jeta un regard inquiet.

— Je ne sais vraiment pas quoi dire à William. J'ignore où j'en suis moi-même.

— Tant que je resterai ici, nous serons amants, Ashley.

— Mais tu as toujours l'intention de repartir en Angleterre...

— Oui. Ma place est là-bas, répondit-il sans équivoque. C'est à toi de choisir si tu veux venir avec moi ou pas.

— En tant que maîtresse?

Il réfléchit quelques secondes, conscient de l'importance de ce qu'il allait dire.

— Attendons de voir comment les choses évoluent entre nous, Ashley. Mais, en tout cas, sache que je n'ai aucune intention de devenir l'« oncle » de William, alors je t'en prie, n'utilise pas ce terme lorsque tu discuteras avec lui.

— Pour l'instant, tu comptes rester ici comme majordome ?

Harry hésita. Le moment de vérité était-il arrivé? S'il lui avouait qu'il était vraiment, le chasserait-elle, écoeurée par sa duplicité?

Il ne pouvait prendre un tel risque — pas après ce qu'ils venaient de vivre. Il voulait d'abord déterminer ce qu'il pouvait envisager de construire avec cette femme. Leur relation deviendrait-elle cette union magique des âmes qu'il appelait de tout son être? Il avait besoin de temps pour le découvrir.

— Je veux être tout pour toi, confia-t-il d'une voix rauque. Je veux satisfaire tous tes désirs, toutes tes envies. Etre ton majordome ne m'empêche pas d'être ton amant.

Elle hocha la tête avec lenteur.

— Il va nous falloir être discrets, surtout devant William.

— C'est sans doute préférable, en effet, reconnut-il à contrecœur. Inutile de lui donner de faux espoirs si tu sais que tu ne pourras pas aller jusqu'au bout.

— Moi?

— Oui, toi. Je ne serai jamais un oncle, pour William, mais je pourrais être un père.

— Un père ? répéta Ashley, abasourdie. Tu penses au... au mariage?

Pourquoi semblait-elle si surprise? Ne se rendait-elle pas compte

du caractère exceptionnel, unique de ce qu'ils venaient de vivre? Pas nécessairement, comprit-il. Peut-être son expérience était-elle trop limitée pour cela.

— Je trouve que nous devrions y penser tous les deux, indiqua-t-il avec douceur. Et en discuter ensemble.

Elle ne répondit pas, les yeux perdus dans le vide.

— Te souviens-tu de la question que tu m'as posée, à propos de notre avenir? reprit Harry. A mon avis, il y a deux possibilités. Soit ce qui existe entre nous se terminera, et nous en garderons un merveilleux souvenir... soit nous n'aurons d'autre choix que de nous marier.

Il la vit frissonner, et se demanda ce que cela voulait dire. Etait-il allé trop loin ? De toute façon, il ne regrettait pas sa franchise. Jamais il n'accepterait de vivre avec une femme qui refuserait de s'engager, de même qu'il ne pourrait rester avec elle si lui-même ne se sentait pas prêt à s'engager.

A son grand soulagement, un sourire se peignit sur les lèvres de sa compagne.

— Nous en reparlerons quand mon majordome m'apportera un petit verre dans ma chambre ce soir après le dîner, d'accord?

— Quelle chance que j'aie pensé à acheter une douzaine de bouteilles de Champagne ce matin! s'exclama-t-il gaiement.

— Toujours si prévoyant, Harry..., murmura-t-elle, les yeux brillants.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa rapidement.

— Bon, je file. Merci, ajouta-t-elle. Et vivement ce soir...

Chapitre 10

Lorsque Ashley pénétra dans la chambre de William, le garçonnet faisait semblant de se concentrer sur ses nouveaux soldats de plomb, qu'il avait alignés par terre sur son tapis. Il était clair qu'il n'avait aucunement l'intention de retirer les propos qu'il avait tenus un moment plus tôt. Ashley connaissait la capacité d'entêtement de son fils.

— J'ai cru comprendre que tu aimais beaucoup M. Clifton, observa-t-elle en s'asseyant au pied du lit de l'enfant.

— Oui. Il rie me traite pas comme un gamin idiot, lui ! Il n'est pas prétentieux comme les autres adultes, et il sait plein de trucs passionnants. Pourquoi ne l'aimerais-je pas ? rétorqua William, belliqueux.

— Je ne vois aucune raison, en effet, acquiesça-t-elle. Cela me fait plaisir que tu l'apprécies. Moi aussi, je l'aime beaucoup.

William se tourna vers elle, les sourcils froncés.

— Alors, pourquoi tu sautes pas sur l'occasion, m'man ? Il nous achèterait plein de trucs super, et avec tout son argent, on pourrait aller dans des tas d'endroits hyper cool...

— William, M. Clifton ne veut pas rester en Australie, coupa Ashley. Il n'est ici que pour quelque temps, après quoi il retournera exercer son métier de majordome à Springfield Manor, en Angleterre. Ce n'est pas lui qui est très riche, c'est le monsieur pour qui il travaille.

— Alors, comment ça se fait qu'il ait une Rolls et un chauffeur et qu'il puisse acheter tout ce dont il a envie ? objecta le garçonnet, perplexe.

— Parce que son employeur anglais lui a demandé de le faire.

William eut une moue perplexe.

— Et pourquoi il nous a choisis, nous ?

C'était une question trop pertinente pour qu'Ashley pût se contenter de l'ignorer. Elle prit une profonde inspiration tout en réfléchissant à ce qu'elle pourrait dire pour ne pas révéler à William l'entière vérité sur la présence de Harry en Australie. William était d'une ténacité de bouledogue; s'il apprenait qu'un héritage fabuleux l'attendait en Angleterre, il n'aurait de cesse de s'y rendre, et risquait par ailleurs de développer un ego surdimensionné.

— Il y a plus de cent ans, un membre de la famille de ton père a quitté l'Angleterre pour émigrer en Australie. L'employeur de M. Clifton a effectué des recherches sur son arbre généalogique et a découvert que nous étions de lointains parents à lui. Il a envoyé M. Clifton ici afin d'en apprendre davantage sur nous. Nous permettons à M. Clifton d'habiter avec nous quelque temps et, en échange, il nous sert de majordome, tu comprends ?

William réfléchit un moment à cette révélation.

— Alors, la Rolls n'est pas vraiment à lui, commenta-t-il sombrement.

— Non, il en a seulement l'usage.

— Et l'argent non plus n'est pas à lui ?

— Pas que je sache, non.

— Mais c'est vraiment sympa d'être avec lui.

— Oui.

— Tu sais, maman, reprit l'enfant en regardant sa mère avec sérieux, il t'aime vraiment beaucoup. Il n'arrête pas de se demander ce qu'il pourrait faire pour toi, et ce qui te ferait plaisir. Et la façon qu'il a de te regarder...

Ashley se sentit rougir. Le désir que Harry et elle éprouvaient l'un pour l'autre était-il si évident?

— Je suis certain que tu pourrais le convaincre de rester, si tu essayais, m'man, affirma William d'un air confiant. Même s'il n'est pas riche, j'aimerais quand même l'avoir pour oncle.

« Je ne serai jamais un oncle pour William. » La déclaration véhémement de Harry résonnait encore aux oreilles de la jeune femme. Il voulait un engagement total — ou rien.

C'était facile, pour lui, de prendre une telle décision ! Il avait vécu avec Pénélope une relation merveilleuse. Il ne pouvait s'imaginer combien sa propre expérience avec Roger l'avait rendue hostile au mariage.

Pourquoi tenait-il tant à concrétiser leur amour? Il n'avait pas épousé Pénélope ! Certes, admit-elle aussitôt, mais la jeune femme était mourante. Ils ne pouvaient envisager un futur ensemble. Ils savaient qu'ils n'auraient pas d'enfants.

Instinctivement, elle posa une main sur son ventre. Et si elle venait de concevoir? Elle avait eu tort de prendre de tels risques sans songer aux conséquences de son acte. A l'avenir, elle devrait faire plus attention.

En attendant, William la dévisageait toujours avec espoir, et elle devait absolument mettre les choses au clair avec lui.

— William, j'ai bien peur que tu aies mal compris ce que voulait dire M. Clifton. Quand il affirme qu'il se battra pour moi, il veut dire qu'il me protégera, qu'il fera en sorte que rien ne m'arrive. C'est le rôle d'un bon majordome.

— Oh..., murmura le garçonnet, visiblement déçu.

Il réfléchit quelques secondes avant de hausser les épaules avec résignation.

— J'imagine que nous n'avons qu'à en profiter en maximum tant qu'il est là, m'man. Mais c'est quand même nul que ça ne puisse pas durer. C'aurait été bien d'avoir M. Clifton dans la famille. On est plus heureux quand il est là, hein?

— Oui. Oui, mon chéri, c'est vrai.

Harry mettait de la couleur dans leur existence, de l'excitation, de l'intérêt, de merveilleuses surprises. En serait-il toujours ainsi, s'ils partageaient sa vie? Ce plaisir de chaque instant avait-il une chance de durer? Ou la routine finirait-elle par l'atténuer? L'attrait de la nouveauté passé, serait-elle obligée de se conformer aux exigences de Harry, ou pire, à celles du maître de Springfield Manor, loin de chez elle, déracinée et seule ?

Elle s'était juré de ne jamais se remarier. Mais ce faisant, ne se condamnait-elle pas à une existence tronquée? Ce qu'elle venait de vivre dans les bras de Harry... Serait-ce toujours aussi extraordinaire, aussi exaltant? Un vertige la saisit au souvenir torride de leur étreinte.

Harry pourrait être un père merveilleux pour William. Mais l'enfant et elle sauraient-ils s'adapter à la vie de Springfield Manor?

— Est-ce que tu es triste de ne pas avoir de papa, William ? demanda-t-elle.

— Oui et non. Ça dépend.

— De quoi?

— Ben, c'est comme une maman. Je n'aimerais pas en avoir une comme Mme Stanton.

Il plissa le nez pour bien exprimer son sentiment quant aux qualités maternelles de celle-ci.

— Et certains de mes copains ont des papas qui n'arrêtent pas de leur crier dessus ou qui les empêchent de faire ce qu'ils veulent. Je

trouve que j'ai plutôt de la chance; c'est vrai, pour une maman, tu es un peu ce qui se fait de mieux.

Ashley ne put s'empêcher de sourire, même si elle savait pertinemment que William n'hésitait pas à recourir aux petites flatteries de ce genre pour mettre sa mère dans la poche.

— Est-ce que M. Clifton a toujours cet arbre généalogique avec mon père dessus ? demanda-t-il tout à trac.

— Oui, il l'a apporté avec lui.

— Est-ce que je peux lui demander de me le montrer ?

— Si tu veux.

Elle ne pouvait empêcher son fils de s'intéresser à sa lignée paternelle. Il ne lui restait qu'à espérer que Harry tiendrait sa promesse et ne révélerait pas au garçonnet qu'il était le seul héritier de Springfield Manor.

— Je peux y aller tout de suite ?

— Si ça te fait plaisir, mon chéri.

Harry avait eu largement le temps de se rhabiller, à présent.

— Merci, m'man !

William courut hors de la chambre, tout à sa hâte de retrouver Harry — cet homme qu'il aimait assez pour souhaiter qu'il devînt son oncle même s'il n'était pas riche.

Quel genre de mari serait Harry ? s'interrogea Ashley. Comme amant, en tout cas, il était plus que parfait. Tandis que la jeune femme quittait la chambre de son fils pour se diriger vers la sienne, les paroles de William résonnaient dans son esprit. « Nous n'avons qu'à en profiter au maximum tant qu'il est là. »

C'était exactement ce qu'elle avait l'intention de faire.

Chapitre 11

Le temps passa. Aux magnifiques journées d'été, paresseuses et sensuelles, succédaient des nuits magiques, torrides. Ashley répugnait à briser l'harmonie de sa relation avec Harry, aussi ne lui posait-elle aucune question sur sa vie en Angleterre. Ainsi, il lui était plus facile de prétendre que tout cela était bien loin, qu'elle n'avait pas à s'en préoccuper.

A bien des égards, ce qu'ils vivaient avait la qualité d'un rêve idéal, enivrant. Harry avait introduit de la gaieté et de la spontanéité dans la vie d'Ashley; toutes ses inhibitions disparaissaient les unes après les autres. Elle se sentait plus détendue, plus sereine que jamais. De plus en plus souvent, elle se surprenait à répondre : « Pourquoi pas ? » lorsqu'il lançait une suggestion en apparence folle.

Leurs sorties en famille étaient des moments privilégiés. Après-midi paresseux sur la plage, journées de voile dans la baie, compétitions de mini-golf, dîners pantagruéliques dans des restaurants du centre-ville ou pique-niques en pleine campagne... Ils n'étaient jamais à court d'idées, et passaient ensemble des moments merveilleux.

William et Harry réussirent même à faire partager à Ashley leur engouement pour le cricket, si bien qu'elle s'octroya une journée de congé pour les accompagner au match Angleterre-Australie.

Ils se rendirent à Sydney en Rolls Royce, et s'installèrent dans le box privé réservé par Harry, qui offrait une vue imprenable sur le terrain. Des boissons les attendaient, et un buffet fut dressé à l'heure du déjeuner. Ashley prit plaisir à regarder Harry et William se passionner pour le jeu, et écouta religieusement leurs explications techniques.

Quant aux nuits... Si les journées étaient très agréables, comment décrire les nuits ? La passion sauvage, presque animale qui avait présidé à leur première expérience, dans le bureau, était toujours là; mais Harry s'ingéniait également à multiplier les occasions romantiques, les dîners aux chandelles en amoureux, les longues marches sur la plage au clair de lune. Pour la première fois de sa vie, Ashley découvrait les plaisirs de la sensualité sous toutes ses formes. Elle profitait pleinement du bonheur indicible d'être aimée, désirée, adorée, choyée par un homme qui savait lui donner l'impression euphorisante qu'elle était la femme de sa vie.

Lorsque arriva la soirée d'Olivia Stanton, Ashley n'avait aucune envie de s'y rendre. N'était-ce pas du temps perdu, du temps qu'elle aurait pu passer avec Harry? Mais elle s'était engagée, et Harry trouvait naturel qu'elle tînt parole. Il s'arrangea avec le chauffeur afin que la Rolls Royce fût prête à l'heure, et la rassura : William et lui profiteraient de son absence pour avancer dans leur reconstitution de Waterloo, et ils ne s'ennuieraient pas.

Néanmoins, ce fut sans enthousiasme que la jeune femme se prépara à partir. Il lui fallait être élégante; son arrivée en Rolls ne passerait pas inaperçue, et elle ne pouvait se permettre de ne pas être à la hauteur de son véhicule ! De surcroît, elle n'était pas mécontente à l'idée de donner une petite leçon à Olivia, qui avait tendance à regarder tout le monde de haut.

Aussi opta-t-elle pour sa seule tenue réellement habillée, un fourreau en crêpe de soie noire au décolleté profond qui soulignait sa silhouette longiligne et mettait en valeur ses épaules galbées. Puis elle passa un long moment à soigner sa coiffure, composant un chignon plus élaboré qu'à l'ordinaire, qu'elle maintint à l'aide d'épingles ornées de perles noires qui formaient un contraste

saisissant avec ses cheveux très clairs.

Elle choisit enfin une paire de chaussures dont les hauts talons étaient décorés de strass, appliqua avec soin un rouge à lèvres soutenu et recula d'un pas pour admirer le résultat dans son miroir. L'effet était renversant. Rassurée, elle vaporisa un peu de parfum sur son cou et ses poignets, prit son sac du soir — une pochette elle aussi ornée de strass que lui avait offerte Roger bien des années plus tôt, et qu'elle n'avait presque jamais utilisée — et descendit dans le salon.

William et Harry s'y trouvaient, en train d'installer leurs armées sur la table.

— Waouh, m'mam! T'es super! s'exclama l'enfant d'un air sincèrement admiratif en la voyant. C'est une soirée spéciale?

Elle haussa les épaules, un peu embarrassée.

— Non, pas vraiment... J'avais seulement envie d'être à mon avantage.

— Dans ce cas, vous avez atteint votre but de façon magistrale, déclara Harry, les yeux brillants, tout en la détaillant avec une lenteur ensorcelante.

Il la vouvoyait toujours devant William, même si parfois tous deux avaient du mal à conserver cette distance qui leur semblait de plus en plus artificielle.

— Il est important que vous vous sentiez bien, ajouta-t-il. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

A la pensée de tout ce qu'il pourrait faire pour elle, le cœur de la jeune femme se mit à battre plus vite. Mais, hélas, il lui faudrait encore attendre de longues heures avant de pouvoir se retrouver seule avec lui dans l'intimité de sa chambre...

La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

— J'y vais, proposa aussitôt William, qui ne semblait pas avoir conscience de la tension sensuelle qui régnait entre Harry et sa mère.

Il partit en courant vers la cuisine, les laissant seuls.

— Je ne suis pas sûr que je devrais t'autoriser à sortir dans cette tenue sans moi, observa Harry, les yeux brillants de désir.

— Tu as peur de la concurrence ? le taquina-t-elle.

— Qui sait ? En tout cas, si les hommes présents à la soirée se montrent trop pressants, n'hésite pas à appeler la cavalerie !

Ashley éclata de rire.

— Il ne m'est jamais rien arrivé de tel.

— Peut-être n'as-tu jamais été aussi radieuse, mon ange. En ce moment, sans même en avoir conscience, tu es sûre de toi et de ta sexualité, et tu rayannes — les hommes ne s'y tromperont pas, crois-moi. Moi-même, si je m'écoutais, je te prendrais dans mes bras sans attendre et...

— Monsieur Clifton! Venez vite! cria William d'une voix surexcitée. C'est pour vous, un coup de fil d'Angleterre !

Harry esquaissa une petite grimace d'excuse à l'adresse d'Ashley et alla prendre l'appel.

Des problèmes à Springfield Manor? Ashley ne put s'empêcher de le suivre dans la cuisine afin de savoir de quoi il retournait. Elle ne voulait pas que les choses changent, entre eux. Or si changement il devait y avoir, celui-ci viendrait précisément de Springfield Manor... William tendit le récepteur à Harry et resta là, sans cacher son intention d'écouter la conversation. Ce n'était pas tous les jours qu'ils recevaient un appel international !

— Clifton.

Harry écouta un long moment son interlocuteur.

— Oui, monsieur, dit-il. Nouvelle pause.

— Non, monsieur.

Il ne pouvait s'agir que de son employeur à Springfield Manor. A qui d'autre aurait-il pu s'adresser avec autant de respect ? Un frisson glacé parcourut la jeune femme.

— Cela me semble difficile pour le moment, monsieur. J'ai beaucoup de choses en train, et il va me falloir un peu plus de temps pour...

Son correspondant dut l'interrompre, car il se tut et écouta de nouveau.

— Je comprends, monsieur.

Tout le corps d'Ashley était tendu par l'appréhension.

— Il me faudra plus d'une journée pour m'organiser, monsieur.

Cette fois, la réponse de son interlocuteur fut brève.

— Bien, monsieur. Je vous tiendrai au courant.

Cette phrase redonna un peu espoir à Ashley. Mais le silence qui suivit, durant lequel Harry parut se concentrer intensément sur ce qu'on lui disait — s'agissait-il d'instructions précises ? d'ordres ? de reproches ? — ne lui parut rien présager de bon.

— Merci, monsieur, conclut enfin Harry. Je ferai de mon mieux, monsieur.

Il raccrocha en poussant un long soupir et se tourna vers les deux visages anxieusement levés vers lui. Il s'adressa à Ashley avec un sourire gêné.

— C'était George Fotheringham — la voix de mon maître, indiquait-il non sans ironie.

— Que voulait-il ? interrogea-t-elle.

— Je lui manque. Il dit qu'un bon majordome est irremplaçable.

Irremplaçable — oui, Harry l'était, dans tous les sens du terme.

Ashley ne pouvait le nier.

— Est-ce que ça veut dire que vous allez devoir nous quitter, monsieur Clifton? s'enquit William d'une petite voix plaintive qui brisa le cœur d'Ashley.

— Il dit avoir besoin de moi au manoir, répondit Harry sans ambiguïté, sonnant le glas des derniers espoirs de la jeune femme.

— Mais... et votre mission? argua-t-elle.

— Oui, renchérit aussitôt William, vous n'en avez pas encore assez appris sur nous, m'sieur Clifton. Je ne vous ai encore rien dit de tout ce que maman ignore...

— William ! s'exclama Ashley, horrifiée par les trésors de mauvaise conduite qu'impliquait cette confession.

— C'était pour ton bien, maman, s'empressa de préciser le garçonnet. Pour ne pas t'inquiéter.

— En vérité, intervint Harry, réussissant à capturer de nouveau leur attention, M. Fotheringham a trouvé une solution qui, il l'espère en tout cas, devrait vous satisfaire tous les deux.

— Laquelle ? voulut savoir William.

Ashley retint son souffle, et plongea son regard dans celui de Harry. Allait-il révéler la vérité à William au sujet de son héritage ?

— Il vous propose de m'accompagner à Springfield Manor pour un mois. Tous frais payés, naturellement.

— Ça veut dire que nous monterions dans un avion et que tous les soirs nous pourrions aller à la chasse aux fantômes ? s'extasia William en ouvrant de grands yeux.

« Un mois », songeait Ashley. Un mois pour apprendre quelle était réellement l'existence de Harry, pour savoir si elle pourrait envisager de vivre en Angleterre ou si, comme elle le craignait, elle se sentirait incapable de s'adapter à la vie de Springfield Manor.

Un mois pendant lequel elle pourrait voir Harry tous les jours, dès qu'il aurait un moment de libre...

— Ashley? demanda Harry.

— Oh, m'man, ta peux pas dire non ! s'écria William, les yeux comme des soucoupes à la perspective des merveilles qui l'attendaient en Angleterre. Il me reste justement encore un mois de vacances d'été, ça me fera même pas rater l'école !

Mais George Fotheringham ne risquait-il pas de profiter de la présence de son héritier auprès de lui pour lui monter la tête et essayer ensuite de le garder près de lui?

Comme s'il lisait dans ses pensées, Harry précisa d'une voix très douce :

— Vous gardez toute autorité en ce qui concerne William, Ashley. Sa parole suffisait à la jeune femme. Harry ne lui avait jamais fait de mal; elle lui faisait entièrement confiance.

Elle esquaissa un large sourire qui, mieux que des mots, traduisait son soulagement et sa joie.

— Nous serons ravis de vous accompagner, Harry.

— Hourra ! s'exclama William. Je te pardonne pour toutes les fois où tu as été pénible, m'man.

« Gagné », songea Harry, incapable de réprimer un petit rire ravi. Le pari qu'il avait pris s'était révélé payant, en fin de compte. Le coup de fil était arrivé au meilleur moment possible, et il avait trouvé en William un allié parfait.

Ce cher et fidèle George pourrait ronchonner et le réprimander tout son soûl, il n'en ferait pas moins ce que Harry lui ordonnerait : son sens du devoir primait toujours sur ses opinions personnelles. Et puis, en fin de compte, il était dans son intérêt d'entrer dans le jeu de son maître. N'était-ce pas le meilleur moyen de s'assurer que

Springfield Manor aurait bien son héritier?

— Avez-vous des passeports en cours de validité? s'enquit-il.

— Oui ! acquiesça William. Maman nous en avait fait faire l'année dernière, parce que nous étions censés partir en vacances en Nouvelle-Zélande, mais on n'a pas pu y aller parce que j'ai attrapé la varicelle. Maintenant, je m'en fiche, parce que n'importe qui peut aller en Nouvelle-Zélande, ajouta-t-il avec dédain. L'Angleterre, c'est quinze fois mieux.

— Parfait, déclara Harry. Je m'occuperai de vos visas lundi et, si nous trouvons de la place, nous partirons mardi.

— Si vite ! s'exclama Ashley, un peu prise de court.

— Ce sont les instructions que j'ai reçues.

— Mais... et mon travail ?

— Nous ferons en sorte que tout se passe bien. Quelqu'un vous remplacera pendant votre absence, ne vous inquiétez pas.

Il sentait la jeune femme se raidir, et se doutait que sa nature prudente se révoltait contre une telle précipitation. Il jugea préférable de ne pas lui laisser le temps de se poser trop de questions.

— Si nous ne nous mettons pas en route tout de suite, vous allez être en retard à la soirée d'Olivia Stanton, lui rappela-t-il en lui prenant le bras pour l'entraîner vers la porte. Je reviens dans cinq minutes, William.

Ashley le suivit comme un automate. Mille pensées se bousculaient dans son esprit. Tout semblait soudain lui échapper ; elle avait perdu le contrôle de sa vie, et ce sentiment nouveau la laissait totalement déboussolée.

Elle permit à Harry de l'aider à s'installer à l'arrière de la voiture, puis le regarda contourner le véhicule pour venir s'asseoir à son

côté. Le chauffeur démarra aussitôt.

— Harry... Obéis-tu toujours au doigt et à l'œil à ce M. Fotheringham ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

C'était une question difficile. Harry ne voulait pas lui mentir. Il n'allait pas tarder à devoir lui révéler toute la vérité — il attendait pour ce faire d'être en Angleterre, sur son propre terrain en quelque sorte —, et ce jour-là, chaque contre-vérité pèserait lourdement dans la balance, il en avait conscience.

Il choisit ses mots avec précaution.

— Disons que nous avons une sorte d'accord tacite. Comme je te l'ai dit, la famille de George Fotheringham et la mienne sont liées depuis des siècles, depuis la bataille de Flodden en 1513, pour être précis. Au fil du temps, nous avons appris à nous respecter et à nous apprécier.

— Une telle relation doit être... rassurante, murmura-t-elle, pensive.

— Oui, Ashley. Mais vous aussi pouvez la partager, William et toi. Elle ne répondit pas, et se pencha vers le chauffeur.

— C'est cette maison-là, à gauche. Là où vous voyez tous ces gens sur la terrasse.

L'arrivée de la Rolls Royce ne passa pas inaperçue, constata Harry avec ironie. Tous les invités avaient les yeux fixés sur la voiture tandis qu'elle ralentissait devant la maison d'Olivia.

Le chauffeur éteignit le contact. Il s'apprêtait à sortir du véhicule pour venir ouvrir la portière à Olivia lorsque Harry l'arrêta d'un geste.

— Attendez un instant, lui dit-il.

Appuyant sur un bouton, il remonta la vitre de communication entre l'avant et l'arrière de la voiture afin de pouvoir parler à Ashley sans être entendu. La jeune femme leva vers lui un regard surpris.

— Je veux t'épouser, Ashley, déclara-t-il d'une voix très basse. Veux-tu bien y penser ce soir, pendant que tu seras avec tes amis?

— Harry...

— Chut... Ne me réponds pas tout de suite. Je voulais juste que tu le saches — j'aimerais que tu deviennes ma femme.

Chapitre 12

Comme dans un rêve, Ashley vit son compagnon sortir de la voiture, la contourner et venir lui ouvrir sa portière. Puis il lui offrit galamment sa main pour l'aider à descendre...

Tout allait trop vite. L'invitation en Angleterre, la demande en mariage... et maintenant, il allait retourner chez elle, pour jouer tranquillement avec William, la laissant seule au milieu de tous ces gens qui l'indifféraient. Seigneur ! Pourquoi avait-elle voulu venir à cette soirée ?

Lorsque Harry la salua d'un bref signe de tête et remonta en voiture, elle eut l'impression d'un grand vide. Mais il lui fallait faire bonne figure; les invités d'Olivia l'observaient avec attention. Elle se retourna donc et gravit les marches du perron.

— Ashley ! Tu es ma-gni-fique !

Olivia s'approcha d'Ashley, les bras tendus dans un geste théâtral, comme si elle retrouvait sa meilleure amie perdue de vue depuis longtemps.

— Viens avec nous sur la terrasse, ajouta-t-elle. Je ne t'ai jamais vue aussi resplendissante. Et ton majordome, quel homme ! Tu as beaucoup de chance...

« Et il veut m'épouser », songea Ashley, encore sous le choc de la révélation de Harry.

— Tu as toi-même l'air en pleine forme, Olivia, dit-elle en s'efforçant de sourire poliment à son interlocutrice. Ce turquoise te va à ravir.

— J'adore les couleurs vives, répliqua Olivia avec un petit rire mondain. Mais bien sûr, à ton âge, on peut encore se permettre de

porter du noir... Il paraît que les hommes trouvent ça sexy. Qu'en dit ton Clifton ?

« Il veut m'épouser. »

Le mari d'Olivia s'approcha, évitant à Ashley d'avoir à répondre à son hôtesse. Il tendit à la jeune femme un verre rempli d'un liquide rose vif.

— Merci, Geoff. J'espère que ce n'est pas trop fort? Geoff Stanton eut un petit rire.

— J'ai cru comprendre que tu ne conduisais pas toi-même, ce soir... Très belle voiture, au fait. Une Silver Spirit, je crois ?

— C'est ce que m'a dit William, oui.

— Ah, William... Un jeune garçon entreprenant! s'exclama Geoff avec un sourire entendu. Ça me rappelle une histoire qu'on m'a racontée il y a quelques années...

« Harry veut m'épouser. »

Tandis que son interlocuteur se lançait dans une longue anecdote entrecoupée de rires sonores, la jeune femme laissa son esprit vagabonder vers son amant.

Son cœur lui criait d'accepter sa proposition et de tout abandonner pour le suivre en Angleterre. Mais sa raison, prudente, lui conseillait de s'interroger sur les risques inhérents à cette folle aventure...

— Ashley ! Quel plaisir de te voir !

La voix de Sonya Bixell, la mère de Rodney, tira Ashley de ses réflexions. Elle lui faisait signe de se joindre au petit groupe réuni autour d'elle sur la terrasse. Ashley remarqua avec une pointe d'amusement que Sonya était appuyée au bras du troisième « oncle » de Rodney — celui du trampoline —, un professeur d'éducation physique aux biceps impressionnants.

— Ma chérie! s'exclama Sonya lorsque Ashley s'approcha après

s'être excusée auprès des Stanton. Je suis folle d'admiration et de jalousie ! Quelle promotion sociale éblouissante ! Un majordome et une Rolls ! Comment as-tu fait ?

Ashley sourit.

— Je n'ai rien fait, en vérité. Ils ont débarqué dans ma vie un matin, et je me suis dit : pourquoi pas ?

— Pourquoi pas, en effet ? On ne rencontre pas tous les jours un homme comme celui-là... A ta place, j'aurais réagi de la même façon !

Le professeur de gymnastique lui décocha un regard réprobateur, et Sonya éclata de rire. La conversation ne tarda pas à rouler sur d'autres sujets, ce qui permit à Ashley de se mettre un peu en retrait et de réfléchir une fois de plus à la proposition de Harry.

Aucun des couples qu'elle voyait autour d'elle ce sonne lui semblait aussi solide que celui qu'elle formait avec Harry. Plus elle le connaissait, plus elle appréciait sa compagnie. Ils étaient complices, unis, merveilleusement accordés sur le plan physique... De surcroît, en présence de Harry, William avait tendance à se tenir mieux, à se montrer plus obéissant. Il était indéniable que le beau majordome représentait la figure paternelle qui lui avait cruellement fait défaut depuis la mort de Roger.

A quoi pouvait bien ressembler Springfield Manor ? se demanda-t-elle. Une maison aussi ancienne devait receler mille antiquités précieuses... Elle espérait que les terres seraient assez étendues, et le temps suffisamment clément pour que William aille jouer dehors et évite de se faire trop remarquer à l'intérieur ! La chasse au fantôme pouvait se révéler un jeu dangereux, si l'on ne prenait pas garde au décor...

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle eut la surprise de

reconnaître Gordon Payne parmi les invités rassemblés dans le salon. Mais somme toute, il n'était pas étonnant de le voir là, se reprit-elle : ainsi qu'il aimait à le répéter lui-même, c'était un homme influent — et Olivia se flattait de fréquenter tous les hommes influents de la région.

Bien qu'elle ne souhaitât guère lui parler, Ashley jugea qu'il serait poli d'aller le remercier pour les fleurs qu'il lui avait envoyées. Elle manœuvra pour croiser son regard, puis s'approcha de lui d'un pas assuré.

— Madame Harcourt... Vous êtes très élégante, ce soir, la complimenta-t-il, une lueur égrillarde dans le regard.

Il n'en était visiblement pas à son premier verre.

— Je tenais à vous remercier pour votre bouquet, monsieur Payne. C'était un geste très généreux de votre part.

Payne eut un petit rire plein de fatuité.

— Pur calcul politique, madame Harcourt. Votre soi-disant majordome avait contacté le ministre des affaires sociales en votre nom et menaçait de m'attirer de gros ennuis. Il fallait bien que je trouve un moyen de me protéger.

Un signal d'alarme se déclencha dans l'esprit de la jeune femme.

— Qu'insinuez-vous, au juste? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— J'ai mes contacts à Londres, figurez-vous. Je leur ai demandé d'enquêter sur votre prétendu homme à tout faire et de découvrir exactement qui il était.

— Harry Clifton n'a absolument rien à se reprocher !

— Vraiment, c'est ce que vous croyez? Alors, laissez-moi éclairer votre lanterne...

A cet instant, cependant, un cri retentit à l'extérieur, bientôt suivi par

une cavalcade. Dylan Stanton entra dans le salon en hurlant ; il saignait du nez, et son pantalon était tout déchiré.

Avec horreur, Ashley vit William arriver sur les talons du petit garçon, l'air belliqueux et le cheveu en bataille.

— Reviens ici ! criait-il. Bats-toi si t'es un homme !

Là-dessus, il se jeta sur Dylan et tous deux roulèrent à terre dans une confusion indescriptible de bras et de jambes.

— Allons, allons, les garçons ! s'exclama Geoff Stanton en fendant la foule des invités, qui s'étaient attroupés autour des deux garçonnets.

— Mon Dieu ! s'écria Olivia d'une voix perçante. Es saignent sur mon tapis !

— Papa, il m'a cassé le nez ! geignit Dylan.

— William ! s'exclama Ashley, horrifiée.

— Et je n'ai pas l'intention de m'arrêter là ! menaça William en tirant vigoureusement les cheveux de son camarade. Retire ce que ta as dit sur ma mère, ou je t'étripe !

— C'était la vérité ! protesta Dylan en s'efforçant de se dégager de la prise de William.

Ce faisant, il heurta une petite table ; un vase en cristal ouvragé posé dessus vacilla, avant de tomber avec fracas sur les belligérants. Ceux-ci se retrouvèrent trempés ; par chance, aucun d'eux n'eut à souffrir de coupures.

— Sale menteur ! hurlait toujours William.

— William, arrête immédiatement, intervint Ashley en le tirant par la main.

— Mais, maman, il a dit des trucs affreux à ton sujet, il doit les retirer !

— Que quelqu'un aille chercher des serviettes ! lança Geoff au-

dessus du brouhaha général.

Ashley inspectait le visage de son fils avec inquiétude. Heureusement, il ne semblait pas avoir trop souffert de son altercation avec Dylan ; il s'en tirerait avec un œil au beurre noir.

— Comment as-tu pu agir de la sorte, William?

— J'ai fait ça parce que je t'aime, m'man. Cette ordure a dit que tu étais folle de M. Clifton, et qu'un majordome, c'était la même chose qu'un oncle de Rodney Bixell !

— C'est vrai ! cria Dylan, réfugié derrière son père.

— Même pas vrai ! s'égosilla William en cherchant à se dégager de l'étreinte de sa mère.

— Si ! Même que jeudi soir, ma maman a vu ton M. Clifton et ta mère dans les bras l'un de l'autre !

Ashley se mordit la lèvre. Elle se souvenait parfaitement de cette soirée : après un dîner en amoureux, Harry et elle avaient bel et bien dansé un slow sur de la musique douce avant d'aller se coucher...

Mais que faisait cette peste d'Obvia à rôder près de chez elle en pleine nuit?

— Ta mère est tellement myope qu'elle verrait pas un éléphant dans son couloir ! lança William.

— Oh ! C'est une honte ! s'insurgea Obvia. N'avez-vous donc aucune autorité sur votre fils, Ashley?

— Et que faisait votre fils dehors à une heure pareille, en train de narguer William avec ces ragots sordides, Olivia? rétorqua Ashley. Elle réprouvait la violence de William, mais se devait de prendre son parti : n'était-ce pas pour défendre son honneur qu'il s'était mis dans une telle situation?

— Il m'a cassé une dent! pleurnicha Dylan.

— Ouais, et je l'ai là, fanfaronna William en tirant son trophée

ensanglanté de sa poche. Et si tu veux la récupérer, va falloir payer !

Ashley faillit s'évanouir. Obvia, elle, était au bord de la crise d'hystérie.

— Petit monstre ! Il faudrait l'envoyer en maison de discipline ! Que quelqu'un appelle la police !

Personne ne bougea; nul ne voulait rater une miette du spectacle.

— Ecoute, Olivia, il est inutile de se mettre dans des états pareils, raisonna Geoff Stanton. Nous allons emmener Dylan aux urgences de l'hôpital de Gosford afin qu'il voie un orthodontiste.

Sa femme pointa sur William un doigt accusateur :

— Il a agressé notre fils, gâché la soirée, saccagé notre salon...

— Je rembourserai tous les dégâts.

La foule rassemblée à l'entrée de la pièce se fendit en deux pour bvrer passage à Harry, plus flegmatique que jamais.

Ashley poussa un soupir de soulagement. Son chevalier arrivait à point nommé, une fois de plus !

Pendant un moment, Harry évalua la scène du regard. Il dégageait une telle autorité que personne ne songea à prendre la parole; tous attendaient qu'il parle. Il se tourna tout d'abord vers Olivia.

— Madame Stanton, pardonnez-moi de n'avoir pu empêcher cette scène désagréable. Les garçons étaient déjà en train de se battre lorsque je suis arrivé à la résidence Harcourt. En me voyant, votre fils s'est enfui, suivi par Wilham ; tous deux ont traversé plusieurs jardins et franchi bon nombre de barrières. Récemment blessé à la jambe, je n'ai pu les rattraper aussi vite que je l'aurais voulu.

— Mon fils avait le nez cassé et la bouche en sang. Il avait besoin de sa mère, c'est tout naturel.

— Je vous rappelle qu'il était venu de son propre chef chez moi

pour harceler mon fils, rétorqua Ashley, refusant de voir William porter toute la responsabilité de l'incident. Quand on cherche les ennuis, il ne faut pas s'étonner d'en avoir !

— C'est exact! acquiesça vigoureusement Harry. Cela me rappelle la fois où Cromwell a envoyé ses soldats piller et mettre à sac le village voisin de Springfield Manor. Un de mes ancêtres, du nom de Richard, a jugé déplaisante cette intrusion dans la vie paisible de l'endroit. Il a organisé une embuscade qui a surpris les assaillants; lorsqu'il les a renvoyés auprès de leur maître, tous avaient besoin d'un dentier neuf... Richard a fait porter un message à Cromwell, lui conseillant à l'avenir de lui envoyer des hommes avec plus de mordant.

Un silence abasourdi accueillit cette anecdote. Harry se tourna vers Geoff Stanton et lui adressa un sourire complice.

— Je suis sûr que vous comprenez qu'il était du devoir de William de laver l'affront que Dylan avait fait à sa mère. Sa réaction peut être jugée un peu primitive, mais elle n'est en fin de compte qu'humaine.

C'était un défi évident. Le message de Harry était clair : lui aussi était prêt à se battre, s'il le fallait, pour défendre l'honneur d'Ashley. Geoff ne s'y trompa pas. Il aimait à se donner des airs bravaches, mais n'était pas idiot au point de risquer un nez cassé, ou pire, pour défendre son rejeton.

Olivia, elle, n'avait pas l'intention de laisser si aisément la victoire à Harry.

— Quelle sorte de majordome êtes-vous donc? Qui vous permet de venir jusqu'ici et de nous donner des leçons comme si...

— C'est un imposteur, Olivia, intervint Gordon Payne. Cet homme n'a jamais été majordome, et ne le sera jamais.

— Si, c'est un majordome ! protesta William.

— Pour toi, William, répondit calmement Harry. Et pour ta mère, ajouta-t-il en plongeant un regard intense dans celui, abasourdi, d'Ashley.

— Oh, pauvre Ashley ! Il est si beau, il présente si bien, comment aurait-elle pu deviner que c'était un charlatan ? s'écria Sonya.

— Je le savais ! triompha Olivia. Pourquoi un véritable majordome serait-il venu s'enterrer ici ? Tu t'es fait rouler, Ashley !

— Non ! hurla William en entourant la taille de sa mère d'un petit bras protecteur. Ma maman est la femme la plus intelligente du monde, et M. Clifton est vraiment très gentil avec elle. C'est...

— L'un des hommes les plus riches d'Angleterre, acheva Gordon Payne à sa place avec une satisfaction évidente. Harold Alistair Clifton, aristocrate terrien, propriétaire d'un manoir du ^{xiii}e siècle et des fermes attenantes. Elevé à Eton puis Oxford, proche de la famille royale... Je continue ?

Ce devait être une erreur, songeait Ashley, terrassée par le choc. Pourtant, combien de Harold Alistair Clifton pouvait-il y avoir en Angleterre ? Et s'il s'était agi d'un coup monté par Gordon Payne, Harry n'aurait-il pas protesté, ou ri du ridicule de ces accusations ?

— Les œuvres d'art accumulées chez lui se comptent par centaines, reprit Payne, encouragé par les mines fascinées de son auditoire. De surcroît, fidèle à la tradition familiale, Clifton s'est lancé dans les affaires au sortir de l'université ; sa fortune personnelle est aujourd'hui estimée à plusieurs millions de livres. On dit qu'il prend beaucoup de risques, mais qu'il se débrouille toujours pour avoir un coup d'avance sur ses concurrents. Il a presque autant d'or en banque que la reine elle-même.

Ashley sentait tout le sang se retirer de ses joues. Il n'y avait pas

d'erreur. Harry n'était pas le majordome de Springfield Manor. Il en était le maître. Maître de tant de choses que la tête lui tournait lorsqu'elle essayait d'appréhender l'importance de sa fortune. L'étendue de son pouvoir.

Il se tourna vers elle ; une flamme intense brûlait dans son regard, n s'avança et, d'un geste très doux, il prit une mèche de cheveux d'Ashley entre ses doigts.

— Voilà le seul or qui m'importe, murmura-t-il avec une sincérité poignante.

Il fit volte-face et apostropha Olivia :

— Madame Stanton, j'apprécierais que vous disiez à tous vos invités réunis ici ce que vous avez vu exactement, l'autre soir, lorsque vous êtes venue nous espionner, Ashley et moi.

Olivia devint écarlate.

— Je sais parfaitement ce que j'ai vu! Vous étiez dans les bras l'un de l'autre !

— Nous dansions. Cela n'a rien de répréhensible, n'est-ce pas, madame Stanton ?

Harry laissa sa question flotter entre eux quelques secondes, avant de reprendre :

— Si, cependant, vous jugez cela suffisant pour continuer à colporter des ragots indignes sur Mme Harcourt et moi, sachez que nous rentrerions dans le domaine de la diffamation, et que je laisserais aux juges le soin de trancher la question.

Olivia s'apprêtait à protester, mais son mari lui imposa silence d'un regard autoritaire.

— Je vous assure que vous n'aurez pas à aller jusque-là, monsieur Clifton, déclara-t-il d'un ton obséquieux. Nous savons tous ici que la réputation d'Ashley est irréprochable...

Harry hochâ brièvement la tête avant de retourner auprès d'Ashley.

— La voiture nous attend dehors. Êtes-vous prête ?

— Oui, répondit-elle d'une voix rauque.

Elle passa un bras autour des épaules de William et, d'un pas mécanique, elle s'avança vers Harry. Celui-ci lui prit la main ; elle la serra avec force.

— Bonne nuit à tous, lança-t-il en souriant.

— Vous paierez pour ça ! siffla Olivia entre ses dents, ivre de rage d'avoir été ainsi humiliée devant tous ses invités.

— Pour William et Ashley, je serais prêt à payer n'importe quoi, madame Stanton, rétorqua-t-il avec légèreté. Bonne fin de soirée.

Même dans sa fureur, Olivia avait conscience de ne pouvoir atteindre Harold Clifton, aussi dirigea-t-elle son agressivité contre Ashley.

— Vous ne l'emporterez pas au paradis ! Votre sale gamin et vous regretterez ce que vous m'avez fait !

Ashley s'immobilisa sur le seuil de la pièce et se retourna vers son hôtesse.

— Vraiment ? J'espère pour vous que vous avez le bras long, Olivia. William et moi partons en Angleterre avec Harry.

Elle ménagea une petite pause avant de donner le coup de grâce à l'odieuse commère :

— Il veut m'épouser, figurez-vous !

Chapitre 13

Au grand soulagement d'Ashley, ils atteignirent la Rolls, garée devant la maison, sans autre incident. Harry lui ouvrit la portière côté passager pendant que William s'installait à l'arrière, puis il vint prendre le volant et démarra.

A peine avaient-ils parcouru cent mètres que William ne put s'empêcher de demander d'un air à la fois émerveillé et un peu craintif :

— C'est vrai que vous avez des millions, m'sieur Clifton?

— William! protesta Ashley. C'est très mal élevé de poser des questions aussi personnelles aux gens.

Le garçonnet poussa un soupir à fendre l'âme.

— Désolé, m'sieur Clifton. Harry soupira à son tour.

— L'argent n'est pas tout, William. Parfois, cela peut même se révéler un obstacle, dans la vie. Les gens n'arrivent pas à s'imaginer que l'on puisse être riche et avoir les mêmes désirs qu'eux, les mêmes aspirations et les mêmes faiblesses... Et le même sentiment de solitude et d'isolation.

C'était vrai, comprit Ashley. Elle-même peinait à croire que les millionnaires pussent être vulnérables — sinon face à leurs propres excès. Pourtant, lorsque Harry lui avait révélé combien il avait souffert à la mort de Pénélope, combien elle lui avait manqué et combien sa vie lui avait semblé vaine après sa mort, elle n'avait pu ignorer la sincérité de sa douleur et de son sentiment...

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il hocha doucement la tête et murmura d'une voix triste :

— Tout l'argent de la terre ne sert à rien lorsque l'on perd ce que

l'on aime le plus au monde. Et la vie ne s'achète pas.

— M'man et moi, on vous considère comme une vraie personne, affirma William après avoir réfléchi quelques instants aux réflexions de Harry. Dites, c'est pour ça que vous avez voulu vous faire passer pour notre majordome ?

— En partie, acquiesça Harry.

Il jeta un coup d'oeil à Ashley, mais la jeune femme se refusa à dire quoi que ce soit. Pas tant que William serait là. Elle avait besoin de réfléchir, de mettre de l'ordre dans ses sentiments.

— Mais surtout, reprit Harry, c'était pour persuader ta maman de me laisser rester auprès de vous.

« Même s'il avait dû camper dans le jardin », se souvint Ashley avec émotion.

— Parce que vous vouliez apprendre à mieux nous connaître ?

— Oui, William.

Ashley se demanda si elle avait été d'une naïveté affligeante en acceptant de croire à cette histoire de majordome. Mais elle comprit vite qu'en vérité, elle l'avait crue parce qu'elle l'avait désespérément souhaité — parce qu'elle voulait à tout prix que Harry Clifton reste auprès d'elle...

Elle comprenait sa réticence à leur révéler sa richesse et sa position sociale. D'autant qu'elle s'était montrée plus que critique vis-à-vis de Springfield Manor et du style de vie qu'on y menait ! S'il s'était présenté à elle comme un lord venu chercher son héritier, elle l'aurait mis à la porte sans autre forme de procès.

— M'man, est-ce que c'est vrai que M. Clifton veut se marier avec toi ?

— C'est ce qu'il a dit, répondit prudemment Ashley.

— C'est vrai, m'sieur Clifton ? Vous voulez épouser maman ?

— Oui, William, je le souhaite de tout mon cœur, répondit Harry sans la moindre hésitation.

Ils entendirent William pousser un soupir de soulagement audible. Puis il demanda encore, une note d'espoir dans la voix :

— Et... tu as dit oui, m'man?

— Ce n'est pas une décision que je veux prendre à la va-vite, William.

— Oh ! Mais, maman, ce n'est pas compliqué ! Il te suffit de dire oui ! Oh, s'il te plaît, maman, dis oui ! Dis oui !

William avait passé sa tête entre les deux sièges avant et sautillait sur place, surexcité.

— Imagine, m'man ! Tu n'aurais plus jamais besoin de travailler, et de t'inquiéter du prix des choses ! Et on n'habiterait plus en haut d'une colline, alors je pourrais faire du vélo sans problème ! Et puis...

— William, je t'en prie, assieds-toi ! coupa Ashley sèchement, inquiète d'entendre son fils faire constamment référence à la fortune de Harry.

William ignora son injonction, bien décidé à se battre jusqu'au bout pour ce qu'il souhaitait.

— Regarde comme c'était bien, cette semaine ! On était comme une vraie famille, et tu n'étais pas enfermée toute la journée dans ton bureau...

— William, ta mère t'a dit de t'asseoir, intervint Harry avec calme mais fermeté. Je pense que nous avons bien compris ce que tu avais à dire.

William ouvrit la bouche pour protester, croisa le regard de Harry dans le rétroviseur et se ravisa. Poussant un profond soupir, il se rassit sur le siège arrière. Il demeura silencieux jusqu'à leur arrivée.

— Monte directement dans la salle de bains, William, ordonna Ashley. Il faut que je mette de la crème sur ton œil si tu ne veux pas qu'il ressemble à un arc-en-ciel, demain. é

— Veux-tu que je m'en occupe? lui proposa Harry.

— Non, merci. En revanche, une tasse de café ne serait pas de refus. Je redescends dès que j'ai mis William au lit.

— Au lit? s'insurgea l'enfant. Et Waterloo?

— En matière de guerre, nous avons eu ce qu'il nous fallait, ce soir, tu ne penses pas? Et j'aimerais bavarder un moment avec Harry, William.

— Ah... D'accord, alors.

Et, pour la première fois depuis des mois, William obéit à sa mère sans protester.

Lorsque Ashley reparut dans le salon, Harry l'attendait. Il avait disposé une cafetière et deux tasses sur un plateau. Son visage était grave, son expression tendue.

— Je devrais peut-être commencer par des excuses? hasarda-t-il en scrutant le visage d'Ashley, comme pour y lire la conduite à suivre.

— Es-tu désolé de quoi que ce soit? s'enquit la jeune femme.

— Non, reconnut-il. Je serais prêt à tout recommencer pour connaître de nouveau ce que nous avons partagé cette semaine.

Au moins, il avait le mérite d'être honnête, songea Ashley.

— Et qu'en était-il vraiment de ta soi-disant mission? voulut-elle savoir.

— Je t'ai raconté la vérité — à ceci près que c'était moi, bien sûr, qui avais envie de vous rencontrer et d'apprendre à vous connaître. George Fotheringham est le majordome de Springfield Manor.

Ashley prit une profonde inspiration. La question qu'elle s'apprêtait à poser n'était pas facile.

— Est-ce que... est-ce que ta ne peux pas avoir d'enfants, Harry?

Il parut surpris, puis amusé.

— Ma foi, je ne me suis jamais posé la question. J'ai toujours pensé que si.

— Pourquoi venir chercher William, dans ce cas ? Un sourire espiègle se peignit sur ses traits.

— Parce que George me harcelait. Tu comprends, depuis la mort de Pénélope, j'étais demeuré célibataire, et il craignait que la lignée des Clifton ne s'éteigne, laissant sa famille sans emploi.

— Donc, si je comprends bien, tu voyais en nous un moyen de continuer à mener ta vie comme tu l'entendais sans plus te faire « harceler » par George ?

Harry secoua la tête.

— Quand Pénélope est morte, la vie a cessé de m'intéresser. C'est cela qui inquiétait George : il sentait bien que je prenais des risques inconsidérés par désœuvrement et chagrin, et quand je me suis cassé la jambe, il a décidé que cela avait assez duré. Il s'est donc mis en quête d'un autre héritier. En m'apprenant l'existence de William, il espérait me mettre un peu de plomb dans la tête et me donner envie de reprendre ma vie en main.

Ashley ne put s'empêcher de sourire.

— Il ne te connaît pas si bien que ça, alors ?

— Si, mais cela ne l'empêchait pas d'espérer que je finirais par revenir à la raison. Il ne pensait pas que je déciderais de venir explorer la filière australienne qu'il avait découverte !

— Dans ce cas, ce qui se passe entre nous ne doit pas le ravir.

— Au contraire. Si tu acceptes de m'épouser, George sera le plus

heureux des hommes... juste après moi.

— Parce que je pourrai te donner des enfants ? C'est pour cela que tu veux te marier avec moi, Harry?

Harry la regarda avec une tendresse infinie.

— Non, Ashley. Si tu ne veux plus ou ne peux plus avoir d'enfants, cela ne changera rien pour moi. Ce que nous partageons est extraordinaire. Jamais je n'aurais cru connaître un tel bonheur — et je ne veux pas que cela s'arrête, c'est tout.

A mesure qu'il parlait, Ashley avait senti des larmes d'émotion lui monter aux yeux ; lorsqu'il eut terminé, elle ne put que murmurer :

— Oh, Harry...

La tension qui s'était accumulée en elle durant toute la soirée se dissipait comme par miracle. Harry voulait l'épouser pour elle-même, parce qu'il l'aimait, parce que ce qu'ils partageaient était aussi précieux pour lui que pour elle.

A travers ses larmes, elle le vit s'approcher d'elle; l'instant d'après, il la serrait de toutes ses forces dans ses bras.

— Ashley, mon amour... Je t'aime à la folie. Tu en es consciente, n'est-ce pas? Bien sûr, je rêve d'avoir des enfants avec toi — comme tout homme rêve d'avoir des enfants avec la femme de sa vie. Mais je respecterai ta décision, quelle qu'elle soit. De toute façon, nous avons William... Je voudrais l'adopter, si tu es d'accord. Un bonheur indicible avait envahi Ashley.

— Moi aussi, Harry, je veux que nous ayons des enfants, avoua-t-elle. En fait...

Elle s'interrompit et leva vers lui un regard timide.

— Il se pourrait que nos vœux soient exaucés plus tôt que prévu.

— Tu veux dire que... La première fois, dans le bureau...

— Je n'en sais encore rien, mais...

— Oh, mon amour ! Ce serait merveilleux !

— Harry, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on attend d'une femme de milliardaire...

— C'est très simple, affirma-t-il. Il n'y a que deux choses à savoir.

— Lesquelles ?

— La première, c'est que tu dois m'aimer à la folie.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle l'avait aimé dès l'instant où elle l'avait rencontré...

— Et la seconde ?

— Tu dois me laisser t'aimer. Sans limites, sans restrictions. Tu dois me permettre de te prouver mon amour de toutes les manières possibles et imaginables, parce qu'on ne vit qu'une fois. Alors ? Crois-tu que tu y arriveras ?

Ashley plongea son regard dans le sien.

— Oui, murmura-t-elle. Oui, je veux être ta femme, t'aimer toujours et accepter ton amour.

Le baiser qui vint sceller cette promesse exprimait tout leur bonheur, tout leur soulagement, tout l'espoir comblé qui était le leur. Cependant, lorsqu'un long moment plus tard ils se séparèrent pour reprendre leur souffle, Ashley ne put résister à la tentation de taquiner gentiment Harry.

— Dis-moi, quand exactement avais-tu l'intention de m'avouer la vérité sur ton identité ? Après le mariage ?

— Non. Je comptais abattre mon jeu une fois arrivé sur mon propre terrain, avoua-t-il avec un sourire penaud. Que veux-tu, j'aime avoir l'avantage...

Ashley sourit.

— J'avoue que j'ai hâte de rencontrer George. Après tout, c'est grâce à lui que nous nous sommes rencontrés ! Un peu comme dans

les romans policiers : c'est le majordome qui a fait le coup...

— Le majordome... ou celui qui se faisait passer pour lui ?

Tous deux éclatèrent de rire. Puis Harry se leva et alla tirer les rideaux du salon.

— Je doute qu'Olivia Stanton ose revenir rôder par ici, mais je préfère être prudent, expliqua-t-il. Car si elle s'avisait de venir nous espionner ce soir, elle risquerait d'apercevoir bien plus qu'un slow innocent!

La promesse sensuelle qu'elle lisait dans ses yeux fit battre le cœur d'Ashley à coups redoublés. Sans un mot, elle se leva pour l'enlacer. De nouveau, ils s'embrassèrent passionnément.

Et le tapis du salon connut le même destin que celui du bureau, quelques jours plus tôt.

Epilogue

George Fotheringham était extrêmement fier de lui.

Après tout, c'était sur son initiative que M. Harry s'était lancé dans cette heureuse aventure; en retrouvant le dernier descendant du Mouton Noir, il avait enclenché un mécanisme dont cette journée était l'aboutissement parfait.

Un immense buffet était dressé dans le grand salon, attendant les invités de la noce. Les domestiques étaient sur leur trente et un, prêts à servir Champagne et petits fours, en attendant le somptueux dîner, concocté par Mme Fotheringham avec l'aide du meilleur traiteur de Londres.

Springfield Manor était redevenu un lieu de gaieté et d'espoir. Grâce à M. William — un charmant garçon, mais quel caractère! —, des rires et des cavalcades résonnaient de nouveau le long des austères couloirs de pierre de la vieille demeure. Et même si les fantômes, intimidés sans doute par tout ce remue-ménage, avaient jusqu'ici refusé de montrer le bout de leur drap, George avait bon espoir de réussir un jour à présenter M. William à son ancêtre Richard — le plus assidu des visiteurs nocturnes du manoir.

Il entendit du bruit à l'extérieur; c'était sans doute la voiture des mariés qui revenait de l'église. Il s'empressa de sortir sur le perron pour aider Mlle Ashley — ou plutôt Mme Ashley — à descendre du véhicule.

Un sourire de pure satisfaction se peignit sur les traits du vieux majordome lorsque son regard se posa sur le ventre rond de sa maîtresse, habilement dissimulé par le drapé de son élégante robe de soie crème. Un héritier en parfaite santé — et des jumeaux en

préparation! Qu'aurait-il pu demander de plus?

Oui, il avait bien mérité sa bouteille de madère 1860...

Carnet du Jour du Times Rubrique des Naissances

M. et Mme Harold Clifton, de Springfield Manor, ont la joie de vous annoncer la naissance d'Edward John et Emily Louise Clifton. La maman et les deux bébés se portent bien. William se joint à ses parents pour souhaiter à son frère et à sa sœur la bienvenue en ce monde.